7746

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS.

T. II.

De l'Imprimerie de C. F. PATRIS,
rue de la Colombe.

569140

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS;

PRÉCÉDÉ

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LES TROUBADOURS

ET LES JEUX FLORAUX.

PAR M. LÉON DE LAMOTE.

O souvenir de la Patrie, combien vous avez de charmes pour un cœur sensible !

TOME II.

PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

1808.

CLÉMENCE ISAURE,

ET

LES TROUBADOURS.

CHAPITRE PREMIER.

O souvenirs de la patrie ! combien vous avez de charmes pour un cœur sensible ! Qu'ils sont doux ces instants où l'on se retrace les jours heureux écoulés au milieu de ses amis, et des êtres dont on aime à se rappeler la tendresse ! Non, je ne vous oublierai point, pays aimé du ciel, bords riants de la fertile Occitanie. Là, j'ai vu dans les plaisirs s'écouler ma brillante jeunesse ;

j'ai vu l'amour me parer de ses couronnes, et l'amitié sourire à mes essais. Dans ces climats brûlants, les passions plus impétueuses font le charme ou le malheur de l'existence. Les grands crimes, les grandes vertus émanent de la même source : on ne sait point aimer, on ne sait point haïr à demi. Climat fertile ! qui vois dans toutes les saisons une nature variée, prendre tour à tour les plus riches parures, le Dieu des arts aime tes bords ! il sourit aux concerts de tes enfants, nobles descendants des gais Troubadours ; comme eux on chante encore ; la guitare légère résonne sous les doigts des nouveaux Ménestrels. Les temples des Muses ne sont point déserts ; on les pare de

guirlandes, et l'encens fume sur leurs autels sacrés.

O Toulouse ! ville célèbre, que les talents ont consacrée à Minerve (1), tu vis naître Clémence ! tu dois à cette fille illustre une partie de ta gloire ; et vos deux noms unis ensemble traverseront la nuit des siècles, brillants de votre renommée.

La maison de Clémence remontait aux premiers comtes souverains de Toulouse (2) ; Isaure était le nom de ses ancêtres. Son père, le comte Isaure, avait vu avec douleur le scèptre du Languedoc passer dans la famille de Capet, lorsque la race des princes de Toulouse n'était point encore éteinte (3) : cependant, sujet fidèle, il renfermait dans son sein ses pensées

ambitieuses. Il n'avait point d'héritiers de son nom ; Clémence était seule la consolation et l'ornement de sa vieillesse : chêne courbé par les ans, il s'embellissait du lierre jeune et flexible dont il était entouré.

Laurentio de Varicléry, de la race des comtes de Padoue ; avait quitté les rives magiques de cette Italie, autrefois dominatrice du monde, pour vivre loin du tumulte des camps, dont à cette époque sa patrie était couverte. Jeune, amant de la gloire, il avait fait tout pour elle ; mais son cœur trop sensible ne pouvait soutenir l'aspect des scènes de carnage et de désolation dont s'environne la guerre inexorable et turbulente. A la lance homicide, succéda dans sa main

la guitare d'amour : il chanta.... mais son épée lui restait. Suspendue à une écharpe blanche, ce n'était plus par un motif d'ambition qu'il la faisait briller ; elle ne se teignait de sang que lorsqu'un infortuné réclamait l'appui de Laurentio : alors, soldat terrible, il foudroyait les méchants ; ensuite, Troubadour aimable, il proclamait sa victoire généreuse.

Laurentio avait prétendu à la main de Clémence ; fier d'être cité parmi les premiers Troubadours, il espérait que sa renommée l'aiderait à vaincre le cœur d'une beauté, amante de la poésie. Le comte Isaure, instruit de la haute naissance de Laurentio, voyait avec plaisir la tendresse que lui

inspirait sa fille. Laurentio, de son aveu, rendait des soins à Clémence. Chaque jour le jeune Italien formait de nouveaux chants en l'honneur de la femme de son choix ; amant modeste, il couvrait d'un voile le nom chéri de Clémence. Sous celui d'Aurélie, il exaltait ses vertus, ses talents, mais il se plaignait de son indifférence ; et au doux murmure des ruisseaux il se plaisait à faire répéter aux échos ses tensons (4) inspirés par l'amour et le desir de plaire.

ROMANCE.

Pourquoi me fuir, jeune Aurélie ?
Pourquoi ne pas vouloir aimer ?
L'éclat dont s'embellit ma vie
Ne saurait-il te désarmer ?

Parmi les Preux de l'Italie
Quelquefois je m'entends nommer ;
Pourquoi me fuir, jeune Aurélie ?
Pourquoi ne pas vouloir aimer ?

Cet Espagnol dont la vaillance
Epouvantait nos chevaliers,
Terrassé d'un coup de ma lance,
Vient ajouter à mes lauriers.
Les sons de ma harpe ennoblie
Aisément savent enflammer ;
Pourquoi me fuir, jeune Aurélie ?
Pourquoi ne pas vouloir aimer ?

Souvent la beauté moins farouche
Cherchait à plaire au Troubadour ;
J'entendais sortir de sa bouche,
Les serments heureux de l'Amour :
Faut-il ici que je publie
Que quelquefois j'ai su charmer ?
Pourquoi me fuir, jeune Aurélie ?
Pourquoi ne pas vouloir aimer ?

Ainsi chantait Laurentio ; ses talents plaisaient à Clémence, mais ils ne lui ouvraient point le cœur de cette belle. Il crut qu'un rival préféré lui ravissait une tendresse qu'il eût payé de sa vie ; voulant s'en instruire, il employa tous les moyens que peut se permettre un loyal chevalier ; ses démarches furent inutiles. Seul, parmi les jeunes Toulousains, il avait l'entrée du palais des Isaure ; nul téméraire n'osait se parer des couleurs de Clémence ; elle était partout adorée ; mais sa sévérité mettait un frein aux présomptueuses espérances de ses amants.

Le comte Isaure pressait cependant sa fille de se déclarer ; il sollicitait pour Laurentio. Cet Italien

était le gendre de son choix. Après Varicléry venait le superbe Archambaud de Montlaur ; ses possessions le rendaient voisin de d'Isaure : il n'avait pu voir Clémence sans l'adorer ; méconnaissant jusqu'à l'idée d'un refus, il avait déjà demandé sa main ; un refus précis de Clémence piqua son orgueil ; il jura de se venger. Laurentio lui parut le rival qu'il devait perdre ; mais, voyant que ce Troubadour n'était point favorisé plus que lui, ce fut l'amant inconnu qu'il soupçonnait contre lequel il dirigea ses embûches.

Laurentio, plongé dans la douleur par l'indifférence de Clémence, allait chercher dans l'éloignement un remède à son amour, alors

qu'un messager se présente, et lui apprend l'arrivée d'Alphonse de Lautrec (5). Alphonse de Lautrec, le frère, l'ami cher à Laurentio ! ce brave Lautrec, auquel il doit la vie : à cette nouvelle, le cœur de Varicléry se dilate, la joie anime ses sensations ; plus de départ. Voir Alphonse, le serrer dans ses bras, lui parler de Clémence, épancher ses peines dans l'âme de son ami, voilà désormais ce qui doit l'occuper.

L'aube blanchissait à peine le faîte des tours orgueilleuses, que déjà Laurentio s'arrachant des bras du sommeil, vole sur le chemin de Montpellier, espérant voir un moment plus tôt cet Alphonse si cher à ses pensées. Un nuage de poussière frappe sa vue ; il presse le pas de

son coursier ; au milieu d'une troupe guerrière il distingue Lautrec ; ils volent et sont dans les bras l'un de l'autre. O doux épanchements de l'amitié ! combien vous versez un baume salutaire dans le cœur le plus souffrant ! Depuis long-temps, étranger au plaisir, Laurentio méconnaissait la joie ; il a revu Lautrec, et le sourire de la satisfaction erre sur ses lèvres.

Séparés depuis deux ans, ils ne pouvaient se lasser d'être ensemble ; Lautrec combattait en Italie ; l'honneur l'y avait appelé, l'amour filial le ramenait dans sa patrie ; son père desirait le revoir : il avait sacrifié à ses sentiments pieux les palmes glorieuses que les armes lui promettaient. Les deux

amis se rendirent ensemble au château du marquis de Lautrec. Celui-ci reçut son fils en père tendre; et fier de la renommée qu'Alphonse avait meritée, il voyait, dans sa pensée, renaître déjà la splendeur de sa race, et se reposait avec un juste orgueil sur le jeune héros auquel il avait donné le jour.

On suspendit autour de la salle d'arme les drapeaux, les dépouilles militaires, conquêtes d'Alphonse. Le banquet fut préparé; les seigneurs Toulousains s'y rendirent en foule. La gloire de Lautrec ne blessait point leurs âmes généreuses; ils aimaient à se complaire dans l'idée que leurs fils, suivant les mêmes traces, viendraient orner à leur tour l'antique demeure

de leurs ancêtres. Les fêtes terminées, les deux amis se rendirent dans un bois touffu qui les dérobait à l'ardeur d un soleil brûlant. Assis au pied d'un tilleul parfumé, ils se racontèrent leurs aventures ; Lautrec commença en ces termes :

« Il est temps, cher Laurentio, que je te confie un secret d'où doit dépendre désormais le bonheur de mon existence : j'aime ; l'amour, trop long-temps méconnu, parle en souverain dans un cœur qui se plut à repousser ses traits. Depuis deux ans j'ai quitté ces contrées, mais amant fidèle, l'absence n'a point appelé l'oubli dans mon âme.

» L'astre du jour, moins ardent, entrait dans le signe de la Balance

céleste; revêtu du costume simple d'un chasseur, j'errais dans les bois. Seul, sans marque qui pût apprendre ma haute naissance, je me livrais au plaisir des chevaliers. J'entends de loin les sons harmonieux d'une harpe; étonné d'un pareil bruit, au milieu du calme de la forêt, je m'avance avec précipitation, et je vois..... Non, cet Olympe où l'on rassemble toutes les beautés, ne peut rien offrir de comparable à l'objet enchanteur qui frappe mes regards. Immobile d'admiration, caché derrière l'épais feuillage, je m'enivrais à long traits du poison incendiaire, qui déjà circulait dans mes veines avec la rapidité de la foudre. Cette jeune

déïté, dont je n'oserais te décrire les charmes, préluda quelque temps sur l'instrument sonôre. Tour à tour elle m'inspirait à son gré la tendresse ou l'héroïsme; ses sons étaient ou fiers ou respiraient la douceur. Incertaine, elle roulait ses doigts au hasard, mais chaque vibration des cordes de métal venait résonner dans mon cœur. Enfin, cessant de varier ses concerts, elle chanta la romance suivante :

ROMANCE.

A la paix de l'indifférence
Je me consacre sans retour;
Le bonheur n'est pour l'innocence
Que loin des piéges de l'Amour;

Craignons une flamme perfide
Elle embraserait notre cœur ;
Jeunes beautés, n'ayez pour guide
Que les vertus et la candeur.

L'Amour éblouit la jeunesse,
Il s'offre environné de fleurs ;
Des noms charmants de la tendresse
Il voile ses folles erreurs.
Mais bientôt au milieu des larmes
Se perd son éclat imposteur,
Quand toujours on trouve des charmes
Dans les vertus et la candeur.

Fuyons une fatale ivresse
Mère perfide des chagrins ;
Le calme offert par la sagesse
Seul nous donne des jours sereins.
Le soin de la vie est paisible,
Tout nous assure le bonheur,
Si l'on reste toujours sensible
Aux vertus comme à la candeur.

» Enivré de ses accents sublimes, je n'osais m'éloigner ; je craignais de ne plus revoir la femme, à qui dès-lors je consacrai ma vie. Une tunique blanche que décorait un ruban d'azur, de longs cheveux, négligemment rattachés, une harpe sans ornement, mais parée d'une guirlande composée de violettes, de soucis et d'églantines, l'embellissaient à mes yeux, bien plus que ces costumes pompeux que l'Italie offre avec tant de somptuosité. Cependant je voulus m'offrir à sa vue ; prenant un long détour, je traversai la prairie, et venant droit à elle, feignant de m'être égaré, je lui demandai la route la plus directe qui pût mener vers Tou-

louse. La belle inconnue se leva promptement, ses joues se couvrirent d'une aimable rougeur.

« Etranger, me répondit-elle, » Là bas, au pied de la colline, » s'élèvent trois peupliers jumeaux; » suivez le ruisseau qui baigne leurs » racines, il vous conduira dans la » plaine. » Elle se tut, et je ne songeais point à m'éloigner.

» Pardon, lui dis-je, si je vous » interroge encore : vos attraits, » cette harpe, vos chants, tout » m'inspire un sentiment d'admi- » ration qui fait naître en moi le » desir de vous connaître.

» Jeune chasseur, me répondit- » elle, êtes-vous si étranger dans » le Languedoc, pour ignorer que » les filles de ces contrées sont

» exercées dès leur première en-
» fance à former des chants, en
» s'accompagnant, soit de la gui-
» tare, au son argentin, soit
» de la harpe, instrument au-
» guste des Bardes et des Trouba-
» dours. »

Une pensée tout-à-coup se plaça dans mon cœur; je conçus le dessein de me déguiser et de me dire habitant de la fertile Neustrie (6).

« Oui, lui dis-je, le Languedoc
» ne m'a point vu naître. Rouen,
» cette belle cité où long-temps
» régnèrent les enfants de Rollon,
» est la ville où j'ai reçu le jour.
» Conduit par le desir de connaître
» les pays lointains, brûlant sur-
» tout de l'envie d'admirer cette

» Occitanie (7) que ses enfants et la
» pureté de son ciel ont rendue si
» célèbre, j'ai quitté les bords de
» la Seine, reine des fleuves, et
» depuis un mois je parcours la
» province, berceau des arts, en-
» fant et consolateur de l'homme.
» Hélas ! me dit la belle incon-
» nue, dans quel temps êtes-vous
» venu ? Ils ne sont plus ces hom-
» mes fameux, l'amour et l'orgueil
» de leur patrie ; Améry de Pe-
» guillan (8), ce chantre aimable,
» qui dans ses vers amoureux prê-
» tait au plaisir de nouveaux char-
» mes. Ce Pierre Vidal (9), dont
» la voix fière, eût disputé de no-
» blesse avec le Barde fameux (10)
» Guillaume de Figueira (11),
» Nat de Mons (12), Gérard de

» la Mote (13), et tant d'autres,
» tout à la fois Ménestriers gracieux
» et guerriers redoutables ; ils ont
» passé sur cette terre ennoblie par
» leurs écrits et dont ils faisaient le
» bonheur, semblable à ces ruis-
» seaux bienfaisants dont les ondes
» pures portent la fraîcheur sur
» leurs rives, lorsque l'ardente ca-
» nicule (14) a tari l'urne qui
» leur donnait la vie ; les prés, les
» arbres qu'ils vivifiaient, languis-
» sent desséchés, privés de l'hu-
» midité salutaire, cause de leur
» riante verdure.

» Ah! lui dis-je avec transport,
» vous savez nous les rendre. Leurs
» vers ne valent point le récit que
» vous venez de me faire. Fille
» charmante, ils vous ont légué

» leur génie, et votre bouche sait
» l'embellir !

Elle ne répondit point à mon exclamation, mais se levant : » Adieu, me dit-elle, mon devoir » me rappèle vers le château de » mes pères ; je ne puis rester plus » long-temps.

» Vous me fuyez déjà, divinité » mensongère ? ne m'aurez-vous » apparu qu'un instant, pour me » laisser à jamais la peine qui doit » m'accompagner si je ne vous re- » vois plus ? Me craindriez-vous ? » Vous inspirerai-je quelque sen- » timent ?....

» Non, étranger, votre air ne » prévient point contre vous ; je ne » sais point soupçonner le crime,

» mais je dois m'éloigner. Ce sen-
» tier vous guidera, suivez-le. Ai-
» mez toujours les arts ; cet amour
» pour eux est une preuve sûre de
» la bonté du cœur. »

Elle me quitta. Immobile à la place qu'elle venait d'occuper, je la suivis long-temps d'un œil avide. Une touffe d'arbres la déroba à mes regards. Je soupirai ; à travers les branchages je vis flotter sa robe ; mon cœur palpita. Enfin, je la perdis de vue, et mon œil inquiet continua à la chercher autour de moi. J'apperçus à mes pieds quelques fleurs qui s'étaient détachées de sa guirlande.... Je les saisis avec transport, je les pressai de mes lèvres, je m'énivrai de leurs parfums ; elles avaient un instant paré la beauté qui

m'était chère ; elles devenaient pour moi un trésor précieux.

« Il fallut cependant m'arracher de ce bocage ; je repris le chemin de Toulouse, mais avec lenteur ; j'avançais, et mon cœur restait derrière moi ; il revolait à la place où il avait vu tant de charmes réunis. Ah ! si jamais j'ai cru que les saints habitants de la sphère céleste descendent pour visiter les mortels, ce fut bien cet heureux jour. Je ne sais, mais je ne pouvais croire que je venais de voir une mortelle : son vêtement blanc, les fleurs qui formaient sa parure, sa voix, la vertu qui respirait dans toute sa personne, les concerts que j'avais entendus, tout me transportait ; j'avais cru

voir un ange ; j'en étais convaincu par les sentiments pieux qu'il avait répandus dans mon âme. Tout le reste du jour je fus rêveur; la nuit, secouant sur moi les pavots qu'elle tient en sa main, me livra au sommeil. Soudain, la belle Toulousaine m'apparut; j'entendais sa voix sonore, j'étais à ses pieds, j'osais l'entretenir de mes feux ; elle me parlait avec tendresse, j'étais heureux !..... Le réveil perfide dissipa une erreur pour moi pleine de charmes. »

CHAPITRE II.

» Avec l'aurore, je revolai du côté de la forêt. La déesse nocturne fuyait vers l'occident. Un rayon lumineux teignait de son éclat de pourpre les portes du jour; bientôt, à travers des flots de lumière, les coursiers immortels s'élancèrent dans le chemin immense qu'ils avaient à parcourir.

La nature rajeunie souriait; sur le calice des fleurs brillait la rosée aux couleurs éclatantes. Dans les bocages, les oiseaux saluaient dans leurs concerts le dieu de la lumière : tout se livrait à l'allégresse; seul j'étais en proie à l'inquiétude.

Pour suspendre l'ennui de l'attente, je composai les vers suivants qui furent inspirés par le souvenir :

L'AMOUR.

Au pâle olivier suspendue,
Insensible aux maux que je sens,
Pourquoi la harpe détendue,
Fuit-elle mes doigts languissants ?

Les jeux, les fêtes bocagères,
A mes yeux perdent leurs attraits :
Mes chansons ne sont plus légères
Et n'expriment que mes regrets.

En vain cent voix mélodieuses
Chantent les hymnes du vainqueur ;
O Mars ! les palmes belliqueuses
Ne flattent plus ma jeune ardeur.

Bien long-temps l'aimable folie
M'a vu suivre en riant ses pas;
Aujourd'hui la mélancolie
Des plaisirs tend les appas.

Les bois ont perdu leur verdure;
Flore à mes yeux est sans couleur;
Et je pose sur la nature
Le voile qui flétrit mon cœur.

Dans mes sens qui peut faire naître,
Ce dégoût, enfant d'un seul jour?
Insensé! dois-tu méconnaître
Le poison fatal de l'Amour?

Depuis long-temps j'avais fini, et l'objet de ma course ne paraissait pas; les pasteurs passèrent devant moi, jouant des airs gais sur leur hautbois champêtre; le cri aigu de la cigale me marqua le milieu du

jour ; la descente rapide du globe de feu m'apprit que la nuit s'avançait, et j'étais seul, et mon attente fut trompée. Je soupirai, je versai quelques larmes, et me retirai avec l'espoir d'un lendemain plus heureux. Le jour suivant, mon espérance fut également déçue ; je m'abandonnai au désespoir. Enfin, la troisième aurore me vit à la même place.

Vers le milieu de la matinée, quelques nuages brisèrent l'ardeur des rayons du soleil ; alors, du milieu de l'allée voisine, je vis s'avancer celle que je n'espérais plus revoir. Ne me demande point, cher Laurentio, de te dépeindre les sensations qui vinrent en foule m'agiter. Le plaisir, la douce satisfac-

tion, cette vague inquiétude, compagne inséparable d'un premier amour; la crainte de déplaire, l'espoir d'être aimé, le contentement de la revoir, tout se réunit; mon cœur battit; mes yeux se remplirent de larmes; mes genoux fléchirent; je rougis. Que te dirai-je enfin? j'aimais, et je revoyais celle qui la première avait parlé à mon cœur. Ma vue parut la surprendre; cependant elle ne s'éloigna point, mais, s'avançant vers moi, elle me dit avec un sourire charmant, qu'il fallait assurément que ce vallon m'offrît bien des attraits gracieux, puisque je l'avais pris de nouveau pour le but de ma course.

« Ce vallon, lui dis-je, est un » temple où je viens adorer la di-

» vinité : je l'y ai vue, elle avait
» pris les traits d'une beauté ter-
» restre.

» J'ignore, reprit-elle vivement,
» que jamais la cour céleste ait en-
» voyé dans nos bois un de ses
» messagers de paix.

» Ne vous y ai-je point vue?

» Ah! Chevalier, cessez de pa-
» reils discours ; le cœur d'Elaïs
» n'aime point à les entendre ;
» quoique sensible à la poésie, elle
» évite de parler son langage im-
» posteur.

» Quoi! jeune Elaïs, prendrez-
» vous pour fausseté l'expression
» sincère des sentiments Gérard?
» tel est mon nom.

» Habitants de la Neustrie, n'a-
» baissons point la divinité par des

» comparaisons que repousse une
» raison sévère. Je suis jeune,
» mais je sais que mes compatriotes
» aiment à flatter mon sexe. Ils
» s'imaginent que leur encens doit
» nous enivrer ; ils se trompent
» quelquefois ; si la folie a ses prê-
» tresses, la sagesse commande
» aussi dans nos cœurs. »

Elle parlait, quand un vent impétueux agite avec force les arbres de la forêt. Nous levâmes les yeux, et nous vîmes de sombres nuages suspendus sur nos têtes ; épaissis vers l'horison, ils semblaient former les portiques du palais de la nuit ; de leurs flancs ténébreux s'élançaient des éclairs ; on entendait le bruit de la foudre qui se mêlait aux sifflements aigus

des aquilons. « Chevalier Gérard, » me dit Elaïs, venez ; non loin » d'ici. s'élèvent les tourelles hos- » pitalières du château paternel ; » je vous offre un asile : mais hâ- » tons-nous, la nue va se déchi- » rer pour enfanter la tempête. » Elle disait.... Des feux rapides nous environnent, la terre a tremblé, les airs frémissent ; un orme, patriarche de la forêt, est atteint du tonnerre ; sa tête verdoyante est frappée ; la flèche de feu descend le long de ses branchages, les sillonne, les brise, et répand à l'entour d'immenses débris.

» La frayeur avait saisi Elaïs ; elle se jeta éperdue dans mes bras. Ah ! comme je bénis l'orage qui me procurait un pareil

bonheur ! Cependant la tempête prenait de nouvelles forces ; les éclairs se succédaient avec rapidité; chaque fois la foudre éclate ; tout est frappé autour ;. seuls, nous sommes épargnés. Mon cœur était inaccessible à la crainte ; j'étais avec Elaïs, et j'aurais cru offenser le ciel, si j'eusse tremblé pour notre sort commun. Elle priait l'Eternel ; je priais comme elle. En ce moment elle ressemblait à la Vierge pure, demandant à son fils irrité un pardon que les coupables humains ne méritent point. Je croyais être transporté avec elle dans la région éthérée. Ces tonnerres, ces convulsions affreuses de la nature, me paraissaient les mar-

ques de l'approche de la divinité.

» Nous avançions toujours ; une cabane nous offrit un abri ; à peine étions-nous à couvert sous son toît de chaume, que le nuage creva. La pluie tombait par torrents ; elle éteignit la foudre ; l'air redevint calme ; quelques pâles éclairs nous menaçaient encore en s'éloignant.

« Etranger, me dit Elaïs, combien votre présence a rassuré mes » esprits dans ce moment terrible ! » Femme, je suis timide ; je n'aime » point l'ouragan impétueux ; j'aime » le repos de la nature ; et non sa » fureur. Le ciel enflammé m'épouvante ; le ciel pur fait descendre la joie dans mon être.

» Je suis comme vous, lui dis-je,

» né pour les combats, je déteste
» leur fureur ; à la guerre inhu-
» maine, je préfère l'amour et ses
» plaisirs ; vous plaire est pour
» moi la nature dans sa pompe,
» quand même votre indifférence
» me rappèle les tempêtes de l'air.

» Votre discours....

» Vous étonne? Eh! de grâce,
» pardonnez-le. Les sentiments qui
» nous animent prèuent naissance
» malgré nous ; celui qui me porte
» à vous chérir, est le même qui
» me conduit à la vertu. Je vous
» aime avec innocence, et je sens
» combien mon cœur est pur, car
» je ne tremble point en vous fai-
» sant cet aveu. »

En achevant, je posai un genou

à terre, et tirant mon épée de son fourreau, je jurai à Elaïs un amour éternel, en posant la main sur la croix dont la poignée de mon fer était décorée. Je ne saurais t'exprimer toutes les sensations qui se peignaient sur sa figure ; l'étonnement, la pudeur alarmée, furent d'abord les sentiments qui l'animèrent. Ses beaux yeux, arrêtés sur le gazon, n'osaient se lever sur moi ; sa poitrine agitée se soulevait, et de sa bouche charmante s'échappaient quelques soupirs qui venaient se confondre avec les miens. Elaïs ne parla point ; j'aimais son silence, je craignais son discours ; je me relevai, et debout devant elle, j'attendis en tremblant qu'elle prononçât mon arrêt.

Enfin elle parla ; elle ne me donna ni ne me ravit l'espérance ; elle s'exprima en peu de termes, et soudain me quitta. Je n'eus point la force de la retenir ; mon audace avait disparu ; je ne savais plus qu'aimer et que craindre.

» Le lendemain, je me rendis encore au même lieu, n'imaginant pas qu'elle dût l'embellir de sa présence. Elle y était !..... Te le dirai-je ? Il me sembla qu'il y avait un peu plus d'apprêt dans sa parure ; tant il est naturel à la beauté de chercher à retenir celui qui veut porter ses fers ! Hommes froids et peu délicats, vous taxez de coquetterie le soin que prend de ses charmes le sexe aimant ! Ah ! je préfère y voir une

preuve de la modeste timidité, qui pense n'être jamais assez belle pour captiver un cœur. Je volai près d'Elaïs ; elle me reçut en souriant : son œil me parut moins sévère ; je fus tendre ; elle avait une âme sensible ; je parlai d'amour, et je fus écouté. Ivre de joie, je ne savais me contenir ; plaire à Elaïs me paraissait un bonheur dont à peine j'osais entrevoir l'idée ; je lui plaisais, et je craignais qu'un réveil funeste ne vînt porter le trouble dans mon cœur. »

Qu'elle était douce ! Qu'elle était modeste ! Combien ses discours étaient aimables ! je ne savais, en la quittant, ce que je regrettais le plus, ou de ses charmes ou de son ama-

bilité. Je m'enivrais de ses douces paroles ; j'écoutais ses romances ; ma voix se mêlait à la sienne ; nous chantions l'amour pur, l'amour paternel ; d'autres fois nous célébrions les braves chevaliers qui ont illustré notre patrie. Souvent aussi nos hymnes religieux portaient au pied du trône éternel nos expressions de reconnaissance. Ainsi, tour à tour Ménestrels pieux, Bardes enflammés de l'amour de leur pays, chantres des plaisirs ; nous varions nos concerts : nous nous séparions en desirant de nous revoir, et nous nous retrouvions en nous rappelant que nous n'avions cessé de penser l'un à l'autre. Ainsi, nous vîmes s'écouler la moitié de l'année ; nous ne songions qu'à nous aimer, et

content du présent, nous n'avions point jeté les yeux sur l'avenir.

« Qu'ils sont doux, cher Laurentio, ces instants où notre âme enflammée partage le bonheur d'aimer et de plaire! De son prisme magique l'amour animant les couleurs, vient sous nos pas semer les fleurs vermeilles. Tout alors prend à nos regards une vie nouvelle; le ciel est plus serein, la nature plus éclatante; tout s'anime, et le bocage verdoyant asile des habitants de l'air, et le ruisseau qui recourbe en cent détours ses ondes incertaines; le cœur en ce moment, transporté d'allégresse, jouit de tout ce qui l'entoure avec plus de gaîté. Rien ne lui semble ni triste ni monotone; sa tête ra-

jeunie est couronnée de pampres verds. Il a banni la peine, et ses yeux, où l'amour brille, ne sont plus chargés de pénibles soucis. De l'amitié il connaît mieux les attraits; s'il pleure, il ne répand que des larmes paisibles. L'illusion, reine adorée, le berce de mille rêves flatteurs; il ne voit que plaisir, que jouissance; les jours s'écoulent au milieu d'une hilarité que ne peut jamais connaître celui qui n'aima point. Mais hélas! pourquoi ces instants si précieux s'échappent-ils avec tant de vitesse? Tel que l'arc aérien qui brille un moment dans la nue, et qui se dissipe avec rapidité; de même s'enfuit le bonheur passager de l'homme; le

vent de l'infortune souffle, et les rêves de l'illusion sont détruits.

» Oui, poursuivit Lautrec ; je vis s'échapper ce bonheur, dont j'aurais voulu que la durée se perdît dans l'éternité des âges. Tu le sais, Laurentio ; notre monarque nous appelait en Italie. Déja d'Hautpoult, chef d'une race généreuse ; Durfort, au noble souvenir ; Saint-Félix, qui se pare du nom de Tancrède ; Sabran, fier de sa haute naissance ; les vaillants Zalguiers, Vaudreuils, Lamote, Lordat, Panat, Voisins, Chalabres, et mille autres, avaient déployé leurs enseignes et rassemblé leurs vassaux (14). O souvenir, qui me couvre de honte ! Je ne voulais point les suivre. Content d'être

aimé d'Elaïs, je bornais là toute ma gloire. Le clairon belliqueux ne portait plus dans mon sein le desir de la renommée. Fatal effet des passions ! j'étais mort à l'honneur.

« Elaïs, à qui j'avais caché mon véritable nom, un jour que placé à ses pieds je tressais une couronne formée de ses fleurs chéries, me demanda si je ne pensais point à m'éloigner et à partir pour l'Italie.

» Eh! quoi, lui dis-je, me verriez
» vous partir avec plaisir ?

» Gérard, je suis française; j'aime
» la gloire. O mon ami! pouvez-vous
» préférer une coupable oisiveté
» aux honneurs qui vous attendent?
» Votre front ne sera-t-il couronné
» que de fleurs, lorsque nos guer-

» riers reviendront les palmes à la
» main ?

» Elaïs, je ne puis, je ne saurais
» vous quitter. »

Elle garda le silence. Je craignais de l'avoir offensée, lorsque tout à coup son teint s'anima, ses mains saisirent la harpe; les cordes frémirent; et après un prélude belliqueux, elle chanta ainsi :

LE DÉPART DU GUERRIER.

J'entends le signal des combats ;
Réveille-toi, preux de la France !
Le repos engourdit ton bras,
Il est fatal à ta vaillance.
Assemble nos jeunes guerriers ;
Vole à de nouvelles conquêtes ;
Mars te prépare ses lauriers,
Bellone t'invite à ses fêtes.

L'ennemi, d'un cri furieux
Ose insulte à ta vaillance :
Saisis ton glaive radieux,
Punis l'insolent qui t'offense.
Jusques aux plus lointains climats,
Que tes hauts faits portent ta gloire !
Et que ton nom pour nos soldats
Soit le signal de la victoire !

Orné des palmes du vainqueur,
Reviens près de ta bien-aimée ;
Ta voix enivrera son cœur
Des récits de ta renommée.
Alors sur la harpe d'amour,
Chantant un héros magnanime ;
Je proclamerai ton retour,
Et la tendresse qui m'anime !

» A mesure qu'elle chantait, j'éprouvais un frisson dont je ne pouvais rendre la cause ; bientôt

mon sang enflammé, se porta vers mon cœur avec rapidité; je rougis de ma faiblesse, et me levant avec promptitude j'arrachai de ma tête les fleurs qui la couronnaient ; mes yeux brillèrent d'une ardeur héroïque.

» Tu l'emportes, ô fille généreu-
» se! désormais ton amant sera digne
» de toi. L'excès de mon amour un
» instant a pu m'aveugler ; l'hon-
» neur reprend ses droits. Je cours
» à ces combats que je voulais fuir ;
» et soldat français, j'allie à ma
» tendresse le besoin de la re-
» nommée.

» O Gérard, me répondit Elaïs!
» que ton bras donne à ton nom un
» nouveau lustre! que nos compa-
» triotes te contemplent eux-mêmes

» avec vénération! sois l'honneur de
» la France ! Alors reviens. Je jure
» devant le Dieu qui m'entend, de
» te vouer un amour sans borné.
» Fidèle à mes serments, il n'y aura
» de beaux jours pour moi que
» lorsque je te reverrai. Alors peut-
» être nous serons heureux.

» Oui, lui dis-je avec transport,
» à mon retour, cette union formée
» par nos cœurs, sera sanctifiée par
» la bénédiction du prêtre ministre
» des autels.

Je m'éloignais ; mais Flaïs, m'arrêtant avec timidité, détacha sa ceinture violette et souci. Je compris son intention ; et m'agenouillant devant elle je reçus le présent que l'amour faisait à la victoire. A mon

écharpe bleue elle joignit ses couleurs.

» Elaïs, lui dis-je; je te rapporterai » ce don. Si la mort m'attend aux » rives Italiques, tu le recevras » toujours. Je combattrais jusqu'au » dernier soupir pour t'en assurer » la possession. Que dis-je? paré de » ta ceinture, je dois être invinci- » ble. Ce tissu charmant placé sur » ce cœur qu'il fait battre, me ré- » pond de la victoire. Tu viens de » donner de nouvelles forces à mon » courage; le français toujours fut » vainqueur quand il se vit armé » par les grâces. »

» J'allais me relever, quand Elaïs, se penchant vers moi, posa sur mon front un baiser de feu !.. Je fus environné d'un nuage de volupté. Oh !

quel baiser! il me donna une nouvelle vie ; je n'osais point le rendre, n'ayant encore rien fait qui pût me faire pardonner cette audace.

» Nous nous séparâmes ; il faut avoir aimé pour connaître les tourments que nous fit éprouver le moment de l'adieu. Enfin le cœur gros de soupirs, je m'éloignai. Pour appaiser ma douleur, je me mis à prier la Vierge divine, en faveur d'un amour dont elle connoissait la pureté. En entrant dans Toulouse, je repris mon nom de Lautrec, que je quittais auprès d'Elaïs. Le marquis mon père, avait à mon insu préparé la suite qui devait m'accompagner. Deux cents gendarmes, le corps couvert d'une ar-

mure d'acier, composaient mon escadron. Ils étaient suivis chacun de trois hommes à pied; troupe légère, habile à fondre sur l'ennemi et préparer sa défaite, qu'achevait ma cavalerie. Sur mon guidon à fond azur, se relevait richement brodée la croix toulousaine, marque de ma naissance (15). Les Ménestrels m'accompagnaient. Ils chantaient les exploits des Raymonds mes ancêtres, princes dont le nom sera toujours cher aux Toulousains. Ils me présageaient des victoires; mais l'écharpe d'Elaïs, qui reposait sur mon cœur, parlait bien plus haut à mon courage.

CHAPITRE III.

» Le signal fut donné ; suivi de Madron, de Sévérac, de Rigaud, de Lamote, de Valiech, qui avaient réuni leurs troupes à la mienne, nous suivîmes le chemin qui nous conduisait à Lyon; où les divers escadrons français s'étaient donné rendez-vous. A la fin du jour nous entrâmes dans Castelnaudary au son d'une musique guerrière. Le lendemain nous vîmes Carcassonne, pleurant encore le sort des Trincavels (16). Narbonne, fière des Romains, ses fondateurs (17), nous

reçut dans ses murailles: nous passâmes à Béziers; et nos cœurs patriotes maudirent le sanguinaire Monfort et l'abbé de Citeaux, ce prêtre dont les fureurs souillaient le caractère sacré (18). Pézenas, Montpellier et Nîmes grossirent nos bataillons. Enfin nous rejoignîmes l'armée française. Ce ne fut d'abord qu'une suite de victoires.

» Pendant une nuit qu'éloigné du camp j'allais à la découverte avec Tournon, suivis d'un valet italien, nous fûmes surpris par un orage affreux. A la lueur des éclairs nous vîmes, sur le haut d'une colline, un château vers lequel nous dirigeâmes nos chevaux dans l'espoir d'y trouver un

asile contre la tempête, dont nous ne pouvions plus braver la violence. Un éclair plus resplendissant que les autres me fit appercevoir trois hommes montant avec rapidité le sentier qui semblait conduire vers le château. »

» Vois-tu, dis-je à Tournon; » ce manoir est habité. »

» Au nom de tous les saints du » Paradis, n'allez pas commettre une » telle imprudence, s'écria le bon » Paolo, moins courageux que dé- » vôt! Vous ignorez, signors Fran- » cais, qu'il y revient des esprits. » Ah ! si je pouvais raconter les » histoires que l'on débite . . . .

» Paix, lui dis-je, en l'interrom- » pant ! nous sommes armés ; les » esprits redoutent les braves, et

» la pluie me semble plus à craindre
» que leur courroux.

» Oui, poursuivit Tournon, oc-
» cupons-nous à chercher d'abord
» une retraite, et puis tu nous con-
» teras ton histoire. »

» En achevant nous nous hâtâmes. Paolo toujours craintif, nous suivit en tremblant. Nous arrivâmes à la porte du château ; nous mîmes pied à terre en nous avançant pour frapper ; mais les battants étaient à-demi-pourris ; la rouille dévorait les gonds dont ils étaient revêtus. Nous entrâmes dans la cour, espérant rencontrer quelques habitants : notre recherche fut infructueuse ; tout nous présenta l'image d'un séjour abandonné depuis bien du temps. A l'as-

pect de ces sombres ruines qu'éclairaient les fréquents éclairs, le craintif Paolo sentit redoubler ses terreurs ; il nous demanda de nous éloigner ; il nous en supplia à genoux ; un instant nous fûmes sur le point de céder à ses importunités, quand la pluie qui tombait changea notre résolution, et même nous nous décidâmes à monter l'escalier au pied duquel nous nous étions arrêtés. Paolo suivit en maudissant notre imprudence. Les feux du ciel nous servaient de flambeau.

» J'apperçois un homme, dit » Paolo !

» Le second éclair lui fit voir que ce qu'il prenait pour une personne était une grande statue

de marbre noir représentant un chevalier armé de toutes pièces.

« Si tes terreurs n'ont pas de » meilleurs fondements, lui dit « Tournon, tu ne dois rien crain- » dre que de ton imagination.

» Enfin nous entrâmes dans une grande salle dont l'extrême humidité nous fit frissonner ; nous en parcourûmes plusieurs autres sans rencontrer aucun objet digne de notre curiosité : arrivés dans la dernière, nous fûmes éblouis par une lueur éclatante qui, illuminant les murs, nous fit apercevoir une figure blanche à l'autre extrémité. Nous mîmes l'épée à la main.

» Qui va là, dîmes-nous avec » promptitude ? »

» Un gémissement sourd et prolongé fut la seule réponse que nous pûmes obtenir.

» Que la sainte Madone de Lo-
» rette nous protège, dit en trem-
» blant Paolo, dont les dents cla-
» quaient avec violence!

» Tenez, signors, poursuivit-il,
» prenez ce rosaire ; le Pape l'a
» beni, et.....

» Un second gémissement lui coupa la parole.

» Qui es-tu, toi qui te plains,
» m'écriai-je ? parle, que pouvons-
» nous pour toi ?

» Fuyez, fuyez ! dit une voix sé-
» pulcrale ! craignez un sort sem-
» blable au mien.

» Quand nous saurions ne point
» sortir vivants de cette enceinte,

» dîmes-nous, il faut approfondir » ce mystère. »

» Nous cherchâmes de tout côté la personne qui venait de parler; ce fut en vain. Frappés malgré nous d'un sentiment que nous n'osions définir, nous suspendîmes nos recherches, et nous causâmes avec Paolo.

» Eh bien, Paolo, lui dis-je, » tu le vois, les fantômes nous redoutent.

» Ah ! signor, vous conviendrez » pourtant que j'avais bien raison » de me récrier contre la fantaisie » qui vous a pris de vouloir visiter ce maudit château.

» Tournon lui dit : A propos, » voici bien le moment de nous » raconter l'histoire dont tu nous

» parlais tantôt ; nous sommes dis-
» posés à tout croire.
» Je vais vous la dire, quoique
» en cet instant elle ne peut que
» redoubler ma peur.
» Autrefois ce château apparte-
» nait au marquis d'Ossima ; c'était
» un gentilhomme riche, mais dont
» le cœur ne se plaisait qu'au mal.
» Loin d'être pieux, il dépouillait
» les églises et les monastères des
» dons que ses ancêtres leur avaient
» faits. Il n'assistait jamais aux saints
» mystères ; aussi les hermites d'a-
» lentour nous assuraient qu'il se-
» rait tôt ou tard la proie du dé-
» mon. Il était principalement
» craint des pères et des époux de
» la contrée. Il enlevait aux uns et
» aux autres les jeunes beautés qui

» flattaient ses desirs. Enfin il de-
» vint amoureux. La riche et belle
» héritière de Juliani dompta pour
» quelque temps un cœur qui ne
» devait point être fixé. Le mar-
» quis ne pouvait espérer d'enlever
» ni de séduire Florina, dont le
» père était au moins son égal : il
» la demanda en mariage. L'ambi-
» tieux prince de Juliani lui accor-
» da sa fille. La douce Florina fut
» sacrifiée à un homme peu fait
» pour l'apprécier. La jouissance ne
» tarda pas à éteindre l'amour du
» marquis. Sa vertueuse épouse le
» faisant rougir de ses excès, il la
» relégua dans une partie de son
» château où il n'allait que bien ra-
» rement. Il rencontra, dans les par-
» ties de débauches qu'il ne cessait

» de former, une femme adroite » qui sut à son tour lui inspirer une » violente passion. Il voulut être » heureux ; il fut refusé. On vou- » lait sa main ; il combattit quelque » temps entre son coupable amour » et un reste d'honneur ; mais le » diable qui le poussait, le fit suc- » comber. Une nuit que Florina » était couchée, elle entendit un » bruit sourd à la porte de sa cham- » bre : elle ouvre les rideaux de son » lit, et à la clarté mourante du » feu, elle vit.....

» J'apperçois une lumière, s'é- » cria Tournon : » et tous trois nous sortîmes par la porte, qu'un éclair nous fit appercevoir.

» Mais la grande obscurité, qui réguait dans la pièce où nous

entrâmes, nous fit voir d'abord que nous nous étions trompés. Je poussai par hasard la tapisserie ; elle céda, et nous laissa voir au bout d'un long corridor, un salon qu'éclairait une triple lampe de bronze. A cette vue, les terreurs de Paolo redoublèrent ; il crut que les démons de la contrée s'étaient donné rendez-vous dans ce lieu, pour y tenir leur assemblée nocturne, ou tout au moins qu'il servait de repaire à une bande d'assassins. Il se ressouvint en ce moment des trois hommes qu'il avait vus monter le côteau lors de notre arrivée. Son effroi se trouva porté au comble. Il nous le dit : nous cherchâmes à le rassurer, en lui disant que ces

inconnus avaient sans doute tourné le château pour aller dans quelque maison villageoise des environs. Tournon, plus impatient que moi, le menaça de sa colère s'il continuait ces importunes lamentations ; le pauvre Paolo se tut, et nous continuâmes nos recherches.

» Dans le coin du salon décoré des armes et des drapeaux enlevés sur les ennemis du nom chrétien, était une porte que j'ouvris ; elle donnait sur un escalier étroit, que nous descendîmes : à peine avions-nous fait quelques pas qu'un coup de vent la fit refermer ; nous voulûmes la pousser ; nos efforts furent inutiles ; nous fûmes contraints de chercher une

autre issue vers le bas de l'escalier. Une autre porte nous arrêta : toute revêtue de fer, elle paraissait devoir nous offrir une résistance supérieure à nos forces ; par bonheur les verroux se trouvèrent de notre côté. Nous allions les pousser, lorsque nous entendîmes du bruit dans la salle. On pleurait ; des imprécations se mêlaient aux plaintes d'un être qui nous semblait malheureux. Nous comprîmes à ses discours que c'était une femme que des brigands venaient de faire prisonnière. Son farouche gardien lui ordonna le silence. Tournon et moi nous fîmes rouler doucement les verroux ; la porte s'ouvrit sans bruit ; nous nous élan-

cons, et avant que le voleur puisse se mettre en défense, nous l'avons saisi, et nos fers qui brillent sur sa gorge nous répondent qu'au péril de sa vie il n'essayera pas de donner l'éveil à ses camarades. La jeune dame, à notre apparition, avait jeté un cri que la crainte avait à moitié étouffé.

» Lorsqu'elle eut reconnu en nous des libérateurs, son effroi fit place à la reconnaissance. Quelle était belle!!! De la plus riche taille des femmes; ses yeux noirs peignaient la vivacité de ses passions; sa bouche charmante s'embellissait d'un sourire voluptueux: ses longs cheveux noirs descendaient sur un sein, où la main de la nature avait semé les lis et les

roses. Nulle femme ne peut se vanter d'effacer l'éclat de Léonora (tel est son nom). C'est la tulipe superbe élevant son front bigarré de mille couleurs, par dessus la tête des autres fleurs ses rivales. Mais que l'âme de Léonora est loin de répondre à la beauté de ses formes. Le sol embrasé de l'aride Lybie n'approche point des feux qui dévorent son cœur. L'amour turbulent a pris en elle un empire despotique. Elle ne connaît point ses douceurs ; elle ne connaît que son délire funeste. Elle aime avec transport ; elle hait de même. La vengeance hideuse et inexorable a placé son trône dans son âme.

» Je ne pus, au premier coup

d'œil, juger Léonora. Je viens de te la peindre telle que depuis elle s'est présentée à moi. Alors je ne vis que ses attraits ; ils me frappèrent sans m'émouvoir, le souvenir d'Élaïs ne permettait point à Lautrec de former de coupables pensées. Il fallut cependant nous décider à fuir d'un lieu où un retard imprudent exposait notre vie ; nous délibérâmes ; et menaçant le brigand d'un mort prompte s'il nous trompait, nous le contraignîmes de nous conduire par chemin sûr hors des murs de ce fatal château. Il nous fit traverser de sombres couloirs ; nous marchâmes dans d'immenses souterrains, et nous atteignîmes la première cour où nous trouvâmes

nos chevaux qui paissaient tranquillement. La tempête avait cessé. Notre conducteur nous assura que ses compagnons s'étaient éloignés ; nous montâmes à cheval, Tournon prit Léonora en croupe, et nous partîmes avec vitesse.

» A peine étions-nous au bas de la colline, que nous entendîmes sonner du cor. Bientôt sur la hauteur parut une troupe de brigands qui, rassemblés par le signal de celui auquel nous avions rendu la liberté, s'efforçaient de nous atteindre. Nous pressions la rapidité de notre course, étant en trop petit nombre pour nous défendre contre cinquante hommes armés de pied en cap. Ils

étaient près de nous ; déjà, après nous être recommandés à Dieu, nous nous disposions à vendre chèrement notre vie, lorsqu'à l'angle d'un rocher nous appercevons flotter dans l'air l'étendard blanc semé de fleurs de lis d'or ; à cette vue nous poussons des cris de joie ; les assassins y répondent par des hurlements de rage. Les soldats ont reconnu notre écharpe. Ils se précipitent : les lâches brigands, pris au piège, ne peuvent fuir ; leurs chevaux trop fatigués se refusent à leurs efforts ; ils sont enveloppés, et bientôt la terre fut rougie de leur sang impur. A la tête de notre détachement nous revînmes au château abandonné ;

et après l'avoir parcouru en tous sens, bien sûrs qu'il ne renfermait point d'autres victimes, nous le livrâmes aux flammes, afin qu'il ne pût être désormais le repaire du crime. Nous regardâmes comme un avis du ciel les mots qu'avait prononcés le fantôme ; et pensant qu'il devait être l'ombre de quelque malheureux voyageur assassiné, nous chargeâmes les pères d'un monastère voisin de prier Dieu pour le repos de son âme.

» A l'aspect de Léonora, Tournon avait tressailli. L'Amour, tyran cruel, au lieu de la blesser en faveur de mon ami, me fit, par caprice, le but des affections de la belle italienne. Elle nous raconta

que, se rendant à Novarre, elle avait été dépouillée par des brigands qu'elle soupçonnait n'être que les émissaires du baron d'Alberti. Nous apprîmes qu'elle était veuve, que sa fortune était considérable ; elle me regardait en parlant. Je baissai les yeux, ne pouvant soutenir la vivacité des siens. Tournon s'apperçut bientôt que l'espoir devait mourir dans son cœur. Il ne pleura pas long-temps sur une tendresse que l'on ne partageait point, mais avec gaîté il chercha à se consoler auprès de quelque autre belle. J'avais espéré d'abord que ses soins auraient enfin pu captiver Léonora ; ses nouvelles chaînes ne lui permirent point de garder une passion dont à peine

même il conservait un léger souvenir.

» J'avais été contraint de loger chez Léonora ; tous les matins ma chambre était parée des guirlandes les plus belles ; les attentions les plus délicates me furent prodiguées. J'étais le but des recherches de la belle veuve. Elle se parait pour moi , m'adressait et ses regards et ses soupirs. Je rougis , cher Laurentio , de te rapporter ces marques d'une flamme si peu partagée ; mais tu connais les femmes de ta patrie. Tu sais quelle est leur violence, et je dois tout te dire. Depuis quelques jours l'astre, source de la lumière , avait redoublé l'ardeur de ses rayons étincelants ;

depuis long - temps la terre soupirait après la rosée qui ne l'humectait plus ; la feuille se jaunissait ; l'herbe était sans couleur ; les fleurs mourantes fermaient leurs calices fanés ; enfin, le ciel se voila ; la pluie, pendant la nuit, avait rafraîchi la nature ; je voulus respirer un air frais et suave ; je descendis dans un jardin, ornement pompeux du palais de Léonora. Mes pas incertains se portèrent vers un bosquet délicieux, habité par un peuple d'oiseaux dont les ramages variés entretenaient mes douces rêveries. Sous un dôme que formait l'assemblage du rosier à cent feuilles, du lilas à la tendre couleur, de l'aubépine, parure

du printemps, du chèvrefeuille, arbrisseau odoriférant et flexible, j'apperçus Léonora. Sa tête était négligemment penchée ; sa robe légère couvrait à peine et laissait deviner mille beautés ; elle tressait des fleurs ; à ses pieds, sur un riche coussin, reposait une lyre d'or, radieuse du feu des pierreries. Je voulus me retirer, mais elle me vit, et je fus contraint d'avancer. »

« Eh quoi ! me dit-elle en sou-
» riant, chevalier français, fuyez-
» vous les dames ? »

« Pardon, belle Léonora, je
» craignais de troubler votre re-
» pos. »

« Ah ! Lautrec, pourrai-je croire
» en effet que cette crainte vous

» occupe ? Indifférent Alphonse,
» ne connaîtriez-vous point les
» maux dont vous êtes la cause ?
» Oui, je vous aime ; jouissez de
» votre triomphe ; la fière Léonora
» vous a fait l'arbitre de son bon-
» heur.

» Combien, lui répondis-je avec
» vivacité, mon cœur s'énorgueil-
» lirait d'un pareil succès, s'il
» pouvait y répondre ! Pardon,
» Léonora, je suis chevalier, et je
» vais vous parler avec la franchise
» que ce titre m'impose. J'aime
» ailleurs. L'amour que j'ai juré à
» Élaïs ne peut finir qu'avec ma
» vie. Ah ! sans la tendresse que je
» ressens, il me serait doux d'être
» l'objet de votre choix.

« Je parlai. Les yeux de Léonora

restèrent immobiles ; ses joues enflammées pâlirent tout-à-coup ; ses lèvres se décolorèrent ; sa bouche entr'ouverte, son rire de rage, toute sa personne peignirent l'état de son » âme. « Oh! désespoir, s'écria-t-elle! » Ainsi je me verrai mépriser? ainsi » l'on rejète sans ménagement un » aveu envié de tous les chevaliers de » l'Italie ? Fuis loin de moi, homme » ingrat et insensible! cours te vanter de ma douleur, à cette Élaïs » que je déteste sans la connaître. » Elle est donc bien belle, cette » Élaïs ? Alphonse, sait-elle aimer » mieux que moi ? Quels moyens » a-t-elle employés pour te séduire? » Dis-le-moi ; je m'en servirai pour » te rendre volage s'il se peut. Elle » chante sans doute ? Écoute ma

» voix ; mes vers m'ont rendue
» l'honneur de l'Italie. Guerrier !
» combats, je vanterai tes exploits ;
» j'environnerai ta gloire des char-
» mes de la poésie. Ton cœur bien-
» faisant aime-t-il à secourir les
» malheureux ? Parle ; mes trésors
» ouverts vont répandre en ton nom
» l'allégresse chez tous les infortu-
» nés. Le sang de Lautrec est il-
» lustre ; celui de Léonora ne lui
» cède en rien. Mais que vois-je ?
» ton silence, ta barbare froideur
» répondent aux marques de mon
» amour. Tu rougis et triomphes
» de ma faiblesse. Les pleurs de
» Léonora restent sans pouvoir.

» Calmez-vous, lui dis-je ; mé-
» prisez un cœur qui ne partage
» point vos sentiments.

» Eh ! le puis-je ? Connais-tu
» assez peu l'amour pour croire
» qu'il cède à nos volontés ? Ah !
» sans doute, s'il m'était possible,
» je te haïrais autant que je t'aime,
» et l'étendue de ma haine te ferait
» frémir. »

» Elle dit ; son œil se ferma ; elle tomba sans connaissance sur le gazon. Je courus vers elle, et posai sa tête sur mes genoux ; je pris, dans le creux de ma main, quelques gouttes d'eau puisées dans un bassin de marbre, ornement de ces beaux lieux. Elle revint à elle ; ses bras s'ouvrirent pour m'attirer ; j'étais ému ; elle saisit l'écharpe d'Élaïs ; cette vue me rendit à moi-même ; je frémis, et la voyant plus calme, je m'éloignai sans retard. »

CHAPITRE IV.

« Je ne voulus plus habiter la même demeure où vivait la femme dont je ne pouvais partager les transports. Je m'éloignai. Mon absence redoubla les desirs de Léonora; présent, elle me laissait en repos ; absent, elle ne cessa de me persécuter. J'étais dans le camp ; le maréchal de Lautrec, mon cousin, me commanda de passer en revue les corps italiens nouvellement joints aux nôtres. Parmi ces chefs, le nom du baron d'Alberti me frappa. Je me rappelai que la femme dont je redoutais la tendresse m'avait parlé de lui. Je de-

mandai à le voir. Il est petit ; son teint est basané ; ses cheveux crêpus sont toujours hérissés ; ses yeux louches, enfoncés, donnent à sa figure un air sinistre. Sa démarche est sans grâces ; son sourire est infernal ; tout son être respire une méchanceté que la lourde politique déguise avec peine. Amant dédaigné de Léonora, comtesse de Rosaldo, il ne pouvait me pardonner la préférence qu'elle m'accordait. Méfiant, jaloux et vindicatif par caractère, il roulait contre moi de sinistres projets. Il crut devoir se déguiser, et m'abordant d'un air riant, la rage dans le cœur, il me demanda une place dans le rang de mes amis. Mon premier coup d'œil m'apprit à le connaître et à le mé-

priser tout à la fois. Attaché au puissant Charles-Quint, il l'avait trahi pour passer sous les étendards français. Le nom de traître lui était donné, et je ne pouvais faire mon ami d'un homme qui n'avait connu son honneur que par le prix auquel il l'avait vendu. Je le reçus avec froideur. Il ne parut point se formaliser de mon accueil. Souple, bas quand il croyait que son intérêt l'exigeait, il fit tout pour surprendre ma confiance. L'or ne fut point épargné; il essaya de séduire les gens de ma suite; tous refusèrent les présents, et se hâtèrent de m'avertir. Je voulus encore dissimuler. Alors il changea ses batteries; quittant tout air de réserve, il me fit ses confidences. Je voulus le tranquilliser et lui

parlai de Léonora d'une manière à lui ôter toute inquiétude. J'aurais peut-être réussi, lorsqu'un soir mon premier écuyer vient me dire qu'un jeune inconnu demande à me parler. Sans réfléchir je dis qu'il pouvait entrer.... C'était la comtesse ! Étonné de sa démarche, je ne savais que lui dire. Elle employa, pour me soumettre, tous les moyens que la nature a donnés à son sexe. Les pleurs, les charmes étalés avec art, les offres les plus brillantes, rien ne fut épargné. Fidèle à mon amour, je rejetai tout sans combat. Léonora, découvrant son beau sein qu'elle meurtrissait, se jète à mes pieds ; je la relevais quand on frappa violemment à la porte de mon appartement. »

« Ah ! me dit-elle, je suis per-
» due ; où me cacher ? »

» Je la pris par la main, et la faisant entrer dans un cabinet, j'en poussai la porte. Je vis paraître le baron d'Alberti ; son air était agité, et se précipitant dans ma chambre sans me saluer à peine, il se mit à chercher de tout côté. Indigné d'un pareil manque d'égards, je lui demandai d'un ton irrité quel était son dessein, et ce qu'il venait faire chez moi. »

« Je viens, dit-il tout hors de lui,
» m'assurer si l'on ne m'a point
» trompé, et si la femme qui m'ou-
» trage n'est point venue ici. »

« Et quand elle y serait, lui dis-
» je avec hauteur, pensez-vous,
» seigneur Alberti, qu'oubliant ce

» que je me dois à moi-même, je
» vous laisse surprendre mes se-
» crets ? »

» Il ne me répondit point, mais il se préparait à entrer dans le cabinet fatal, lorsque je le saisis par le bras. « Arrêtez, lui dis-je ; je vous dé-
» fends de passer plus avant, ou ce
» fer qui ne me quitte jamais es-
» saiera de vous punir de votre au-
» dace. »

« Dût-il m'en coûter la vie, s'é-
» cria-t-il, je veux entrer dans ce
» réduit, dont vous ne me refusez
» point l'entrée sans un motif puis-
» sant. »

« Poussé à bout, furieux de son audace, je tirai mon épée, et lui criai de se défendre. Il se mit en garde ; nos glaives se croisèrent,

lorsque la porte s'ouvre, et Léonora toute éperdue vient se jeter au milieu de nous deux.

« Que faites-vous, nous dit-elle, » Lautrec, Alberti, cessez un com- » bat qui me fait horreur ; et vous, » signor, dit-elle en se tournant » vers le baron, de quel droit vous » parez-vous pour oser disputer » mon cœur? Ai-je jamais répondu » à votre amour? Vous ai-je jamais » donné la moindre espérance? Qui » vous a dit que le sire de Lautrec » est votre rival préféré? Ne pour- » rai-je agir d'après ma volonté » sans alarmer votre jalouse rage ? » Si vous prétendez mériter mon » cœur, c'est d'autres moyens qui » vous rendront digne de le con- » quérir. Je veux bien cependant

» descendre à m'excuser. J'avais à
» prier le chevalier de prendre à sa
» solde un jeune gentilhomme que
» la fortune a maltraité. Ne pou-
» vant le voir chez moi, je me suis
» rendue à sa demeure ; vos émis-
» saires vous ont alarmé à tort, et
» je vous prie de me donner la main
» pour me remener chez moi. »

» En achevant, ils s'éloignèrent tous deux. Je ne les suivis point, et les méprisant également, je comparai l'astuce de Léonora à la candeur de mon Élaïs.

« La guerre continuant toujours en Italie, je demandai vivement un emploi qui pût m'éloigner d'une ville où j'étais exposé à rencontrer souvent la comtesse; le baron, depuis le jour où il avait

voulu forcer mon cabinet, n'avait point paru à mes regards. Je l'avais cherché ; on m'apprit qu'il avait quitté Vercelli, et que l'on ignorait le lieu vers lequel il avait dirigé sa course ; à la tête d'un détachement de cinq cents lances, je m'avançai dans le pays et me portai vers Novarre ; nous avions marché toute la journée ; vers le soir nos coureurs se replièrent, et nous dirent que, n'ayant point rencontré les troupes ennemies, ils allaient parcourir un bois qui couvrait notre flanc gauche ; nous fîmes halte ; on dresse les tentes, et pendant que l'on apprêtait le repas, les soldats français formèrent entre eux des danses. La nuit ayant étendu sur le globe son écharpe ténébreuse, nous

espérâmes de goutter un repos, qui ne serait point troublé. L'astre au sceptre d'argent, parvenu au plus haut de sa course, partageait en deux parties égales sa carrière, lorsque mille cris poussés dans les airs, *vive Charles et monseigneur Saint-Jacques!* nous apprirent que nous étions surpris ; je me levai ; et passant promptement ma cuirasse, je courus du côté que l'on attaquait ; nos soldats à moitié endormis avaient d'abord reculé ; ils s'étaient repliés sur la seconde ligne que commandait le brave Crussol ; son courage soutint le combat pendant long-temps, mais blessé en sept endroits, son sang qui se répandait avec violence, ne lui permettait point de se livrer à son impétuo-

sité ; j'arrive, et je vois le jeune et beau Pierre de Duras étendu sur la poussière ; je m'élance et le venge. Mendoce, présomptueux espagnol, s'applaudissait de sa victoire; bientôt couché sur la même arène, il mêla son sang à celui de mon ami. Cependant nos adversaires, armés de torches incendiaires, menaçaient d'embraser notre camp ; déjà la flamme pétillante volait ; ce fut à la lueur de ces horribles feux que nous continuâmes le combat nocturne ; chaque guerrier était un héros ; environné de la jeunesse brillante du Languedoc, en plein jour, je me serais cru invincible ; mais dans l'ombre une partie du courage devient inutile, tandis que l'active trahison redouble de viva-

cité. Je connus que nous avions été trompés par nos guides ; j'ordonnai à Odon de Lamote, qui se trouvait auprès de moi, de se porter vers le septentrion pour faire tête aux espagnols, s'ils nous attaquaient également de ce côté. Il partit, et moi plus tranquille je continuai de soutenir le choc. La résistance de Crussol avait suspendu le danger ; mes troupes, revenues de leur première surprise se portaient en avant ; les bataillons se formaient, ils voulaient aller à leur tour combattre hors des retranchements ; j'eus peine à retenir leur courage : mais, craignant d'être enveloppé par un ennemi peut-être supérieur en nombre, je me refusai à leur demande. En jetant les yeux

autour de moi, je vis que la partie que j'avais confiée à Odon était aussi attaquée ; je le connus à l'embrasement que les Espagnols cherchaient à propager sur cette ligne. Déjà j'avais vu tomber autour de moi les plus braves de nos chevaliers ; Zalguiers, auquel j'avais confié la garde de mon guidon, fut frappé dans le flanc de trois coups à la fois ; je volai vers lui, et le remettant entre les bras de mon écuyer, je pris l'étendard d'une main, et je continuai de combattre de l'autre. Au point du jour je vis quel était notre désavantage ; je croyais n'avoir à faire qu'à un détachement de l'armée ennemie, et c'était contre l'armée entière que nous nous défendions. Au désespoir de m'être

laissé surprendre, je ne voulus point rendre mon épée, et me jetai en furieux dans la mêlée ; je ne pus aller bien loin ; blessé de toutes parts, je m'affaiblis ; alors je me rappelai Elaïs ; je lui donnai un soupir ; je priai le dieu de miséricorde, et perdant toute connaissance je tombai sur un monceau de cadavres.

» Quand je revins à moi, quel fut mon étonnement ! Je n'étais point en plein air abandonné sans secours ; couché dans un lit, je vis que mes blessures avaient été pansées, une lampe d'albâtre suspendue au plafond par une chaîne d'argent, éclairait la chambre : d'un côté de mon lit était une femme voilée qui paraissait m'examiner avec attention ; de l'autre côté,

un médecin, homme grave, s'occupait de mon pouls ; j'ouvrais les yeux. »

« Il est sauvé, dit-il.

» Où suis-je, demandai-je d'une » voix faible ?

» Avec des amis, me répondit le » médecin : » la dame me semblait craindre de parler ; malgré cette précaution je reconnus la comtesse, et j'avoue mon ingratitude ; je me plaignis d'un service qui devait me forcer à lui montrer de la reconnaissance ; je voulus parler ; on me le défendit.

« Un seul mot, dis-je ; où sont » mon épée, mon écharpe, et mon » étendard ?

» Vous les reverrez, me dit le mé- » decin ; on vous les a conservés. »

« Plus tranquille, je consentis à me livrer au repos. Le lendemain Léonora, toujours voilée, entra dans la chambre suivie d'un écuyer qui portait mon armure : la vue de l'écharpe, présent d'Elaïs, porta dans mon être un feu dont l'absence se faisait appercevoir. Je voulus la toucher, et bientôt je ne fus content que lorsque je l'eus posée sur mon cœur. La comtesse se douta, à la vivacité de mes transports, que cette écharpe était un don de son odieuse rivale ; elle fut au désespoir de me l'avoir rendue ; et sous le pretexte qu'elle pourrait m'incommoder, elle ordonna à son valet de la reprendre.

» Gardez-vous de m'approcher, » lui dis-je ; après ma mort on peut » seulement espérer de m'arracher

» ce voile adoré. — Cruel, me dit » Léonora, en cessant de se dé- » guiser. A peine, grâce à mes soins, » la vie t'est rendue, que déjà sans » te rappeler mes bienfaits, tu ne » songes qu'à ton Elaïs. Et penses-tu » que je n'aurais travaillé que pour » elle ? Détrompes-toi, Alphonse ; » perds tout espoir de la revoir, elle » et ta patrie ; on te croit expiré ; » je suis la maîtresse de ton exis- » tence, et jamais tu ne t'éloigneras » de moi. Ainsi cesse de prétendre » conserver le gage d'un amour qui » doit s'éteindre. Abandonne-moi » cette écharpe, ou crains que je » ne me livre aux plus violentes » extrémités.

» Femme barbare, lui répondis- » je, tes efforts seront vains.

» Entrez, s'écria-t-elle.

» Trois domestiques paraissent.

» Arrachez-lui, leur dit-elle, cette
» ceinture, dont la vue m'impor-
» tune.

» Eh! bien, lui dis-je en saisissant
» l'appareil que l'on avait placé sur
» mes blessures ; le premier mou-
» vement que vous ferez vers moi,
» me coûtera la vie.

» Arrêtez, leur dit-elle toute en
» fureur : o ciel! suis-je assez mal-
» heureuse? L'ingrat! il oublie mon
» amour et mes services. Il ne veut
» pas même accorder à l'infortunée
» qui ferait tout pour lui, un sacri-
» fice aussi léger. Barbare Al-
» phonse! adore Elaïs ; mais au
» moins à mes yeux ne te pares point
» de ses couleurs.

» Quelque droit que vos bienfaits
» vous ayent donné sur moi, il ne
» vous ont point accordé celui de
» me faire trahir mon honneur. Oh!
» Léonora, prenez des sentiments
» plus conformes à la noblesse de
» votre origine; tant d'autres s'es-
» timeront heureux de vous inspi-
» rer une semblable tendresse!
» combien Lautrec desire votre
» bonheur. Mais ne cherchez point
» d'obtenir de mon cœur un amour
« qui le déshonorerait. J'ai fait à
» Elaïs la promesse de l'aimer;
» le ciel a reçu nos serments; et qui
» pourrait m'en relever? »

Léonora, sans me répondre, s'élança promptement hors de l'appartement, et je ne la revis plus qu'après mon entière guérison.

* On vint de sa part me prier de me rendre dans son appartement ; j'y fus, redoutant une entrevue dont je n'osais prévoir la suite. On me conduisit dans un salon, dont l'éclat m'éblouit. Le pavé, formé de mosaïques, représentait une prairie couverte des plus belles fleurs. Les fauteuils, de velours cramoisi, avaient leur bois doré. Une multitude de glaces répétaient les vases, les statues, les colonnes d'albâtre, qui formaient la décoration. Dans un enfoncement, sur un rocher de rocaille, s'élevaient le groupe voluptueux de Psiché et de Cupidon. De tout côté jaillissait par les fentes du rocher une onde pure, qui tombait dans une co-

quille de porphire. De grands vases renfermaient et l'oranger suave et la rose, parure de la beauté. Tout excitait les sens dans ce beau lieu ; les parfums, la fraîcheur que procurait la fontaine ; d'élégantes jalousies dérobaient à moitié le jour, et des rideaux, richement brodés aux armes de la comtesse, concouraient encore à répandre cette obscurité mystérieuse propice au plaisir, et fatale à la constance.

» Léonora parut. Je ne puis te retracer une scène, dont je veux perdre jusqu'au souvenir. Enfin furieuse au dernier point de ma résistance à ses desirs, son amour me parut se changer en haine. Par son ordre je fus jeté dans une

prison souterraine, où elle m'annonça que je devais passer ma vie. Je préférai ma position aux remords qui m'auraient atteint dans ses bras. J'étais presque heureux par le témoignage de ma conscience, et je ne regrettais que d'être séparé d'Elaïs.

» Une nuit, je fus réveillé par un bruit sourd. Il me sembla que l'on ouvrait la porte de ma prison; je ne me trompai point. Mon geolier entre, et d'un air mystérieux me fit signe de le suivre: je me pressai sur ses pas. Étant parvenu dans le jardin, je fus contraint de m'arrêter un instant, surpris par la vivacité de l'air; l'atmosphère pesant de mon cachot m'avait affaissé.

» Ne pourrai-je connaître, dis-je » au geolier, à qui je dois ma li- » berté ?

» Vous le saurez bientôt, me ré- » pondit-il. »

» Nous continuâmes d'avancer, et je vis, après qu'il eut ouvert une petite porte qui donnait sur la campagne, deux hommes qui me firent monter sur un des chevaux qu'ils avaient avec eux; et tous trois nous piquâmes nos montures, et nous nous éloignâmes avec vélocité. Au point du jour je jetai les yeux sur mes compagnons de voyage, et je reconnus Tournon : je poussai un cri et me jetai dans ses bras.

« Lautrec, me dit-il en riant, j'ai » voulu me venger de la comtesse

» en lui enlevant son amant. Je sus
» d'un soldat qui s'était échappé
» de la défaite de Novarre, que
» quelque temps après le combat
» une dame suivie de plusieurs ca-
» valiers s'était rendue sur le champ
» de bataille, et que là, vous ayant
» trouvé respirant encore, on vous
» avait posé sur une litière et trans-
» porté dans Novarre. Je ne voulus
» point vous ravir alors à Léonora,
» car je compris qu'elle était la
» dame compatissante. Vous n'au-
» riez pas été mieux ailleurs; ainsi
» je vous laissai jusqu'à l'instant où
» vous auriez repris vos forces.
» Contraint de partir, j'ignorais jus-
» qu'où l'avait poussée la passion
» qui la dévore. Hier je suis revenu;
» j'ai appris votre détention, et sur-

» le-champ je me suis hâté de ga-
» gner votre geolier : vous ayant
» délivré, nous allons reprendre
» ensemble la route du camp. »

» Mes expressions ne pouvaient me suffire pour marquer à Tournon ma reconnaissance. Pour lui, toujours gai, il ne cessait de plaisanter sur la fureur de Léonora, quand elle apprendrait que je m'étais échappé, et sur le bruit que devait faire un semblable enlèvement. Après un léger repas, nous continuâmes à cheminer. Ce fut alors, ô mon Laurentio, que je te connus; ce fut alors que je fus assez heureux d'exposer ma vie pour sauver la tienne.

« Cher Lautrec, dit Laurentio
» en l'interrompant ; non, je ne

» perdrai jamais le souvenir de ton » courage ; je te dois la vie, et je » brûle à mon tour de te prouver » combien la reconnaissance parle » haut dans mon cœur. » Ils se pressèrent dans les bras l'un de l'autre, et Lautrec poursuivit son récit.

« Peu de temps après tu partis. Tu ne pus être le témoin des scènes désagréables dont la comtesse m'accabla. Elle sut que Tournon était mon libérateur; elle lui suscita mille piéges que nous parvînmes à éviter. Elle fit tout auprès du général Lescun, pour qu'il devînt près de moi son avocat; je rejetai ses propositions, et me livrai avec ardeur au métier glorieux que j'avais embrassé. La fortune, qui d'abord m'avait trahi,

se plut depuis à me sourire ; je fus vainqueur quelquefois ; je me rendis digne du nom que je porte.

» Cependant l'amour, long-temps contrarié, vint troubler le calme de mes nuits. Près de trois ans s'étaient écoulés ; Élaïs ne m'avait point donné depuis six mois de ses nouvelles ; je craignais quelque malheur, mais je n'osais m'éloigner, lorsque mon père me rappela. Oh ! je partis avec joie ; rien ne pouvait me retenir ; j'allais revoir mon père, Laurentio, Élaïs, et je m'éloignais de Léonora. Je fis secrètement les préparatifs de mon départ ; le cœur tout joyeux, je me rapprochai de ma patrie. Qu'elles furent vives les émotions que j'éprouvai ; quant

à la descente des Alpes, je plongeai ma vue sur les campagnes délicieuses de la France. J'étais heureux!! Auprès de moi passa un jeune homme. Prés de gravir la montagne qui allait le séparer du climat paternel, il soupira. Je vis couler ses larmes, et d'une voix attendrie il chanta ses adieux. C'est une romance patriotique que j'aime à me rappeler.

LES ADIEUX DU LANGUEDOCIEN.

Faut vous quitter, ô mon pays !
Beau Languedoc, riche contrée !
Ah ! près de vous m'était promis
Bonheur d'éternelle durée.
Plus de concert de Troubadour,
Plus de jeux, de danses légères ;
Il faut, pour égayer l'Amour,
Le tambourin de nos bergères.

Faut vous quitter, ô mon pays!
Beau Languedoc, riche contrée!
Faut vous quitter, las! je ne puis;
De douleur mon âme est navrée.
Adieu, vallon, bocage épais,
Vieux château qu'habitaient mes pères;
Le cœur brisé, las! je m'en vais
Mourir aux terres étrangères.

Faut vous quitter, ô mon pays!
Beau Languedoc, riche contrée!
Adieu, tendres et chers amis,
Parents, et maîtresse adorée.
Ah! conservez mon souvenir;
Et vous rappelant de ma gloire,
Donnez, si je ne puis revenir,
Quelques larmes à ma mémoire!

» Il se tut. Son chant était simple, et cependant je fus attendri; et ses paroles mélancoliques, en portant

la tristesse avec elles, me firent tressaillir, en songeant que j'allais revoir tout ce qu'il regrettait. O bon jeune homme ! sois heureux ! et puisses-tu un jour revenir comme moi ! Tu sais le reste, Laurentio. J'arrive, et j'espère demain devancer l'aurore auprès de mon Élaïs. »

CHAPITRE V.

FLAMMES célestes du génie! vous animez les hommes; vous répandez dans leurs âmes ce besoin de se faire connaître, desir créateur qui donne naissance aux merveilles! Gloire au noble cœur qui, dirigé par vous, élève vers l'Olympe son vol audacieux guidé par Polymnie. Il dédaigne, dans sa généreuse envie, cette terre, séjour d'une obscure oisiveté. Il va, s'asseyant à la table des dieux, partager avec la cour céleste l'ambroisie et le pur nectar, source première de l'immortalité.

Les Muses, flattées de ses transports, tressant pour lui des guirlandes d'un laurier toujours vert, aiment à le guider vers des routes nouvelles. Ce furent elles qui, dans la Grèce, sourirent aux écrits d'Homère qu'elles se plaisaient à inspirer ; elles s'occupaient en même temps du chantre gracieux de Theos, car tour à tour le poète élève une voix sublime, chantant les combats ou foudroyant les vices, et tantôt le front orné de roses enlacées au lierre tortueux, il célèbre Bacchus, soupirant des vers d'amour, penché sur le sein de son amie.

O vous, Troubadours sensibles ! vous tout à la fois amants et poètes ! vous qui viviez dans un temps où

la majesté du trône aimait à vous prêter son éclat ! vous disputiez, dans vos vers, des prix charmants bien faits pour embraser votre génie; vous descendiez dans la lice. Ah ! pouviez-vous être vaincus, quand la beauté qui vous fut chère dispensait elle-même les récompenses ? Vous paraissiez devant elle environnés de tout l'éclat que procure un triomphe aimable qui ne coûte point de pleurs, et qui paraît aussi brillant que ceux que l'on peut obtenir dans la carrière belliqueuse. Ceux qui savent combien il est flatteur de parvenir, par ses talents, à se faire remarquer de la femme à laquelle l'on veut plaire, apprécieront les justes transports de Laurentio, lorsqu'il surpassa ses con-

currents aux fêtes floréales du mois de mai.

« J'arrivai, dit Laurentio, dans Toulouse, vers les derniers jours du mois d'avril. La nature rajeunie souriait au printemps. Un concours immense d'étrangers affluait dans la ville, dont la vaste enceinte pouvait à peine les contenir. Surpris, je demandai la cause de ce rassemblement. »

« Le 3 de mai, me dit-on, on » célèbre la fête des fleurs. Ce jour-» là se réunit la noble confrairie des » Troubadours. De toute l'Europe » ils se rendent ici pour disputer » les prix des vers, et cette année » ils seront distribués par Clé-» mence.

« Quelle est cette belle, deman-
» dai-je?

« Clémence, me répondit-on,
» est la fille du comte Isaure. A
» peine le temps, dans son cours
» annuel, a ramené dix-huit fois
» le jour qui vit naître cette fille
» fameuse. Si jeune, sa renommée
» a déjà parcouru la France, les
» Espagnes, la lointaine Angleterre,
» la fertile Allemagne, et l'Italie,
» berceau des grands hommes. Tous
» nos chevaliers adorent Clémence,
» mais on n'ose point l'entretenir
» d'une passion qu'elle paraît mé-
» priser. Elle n'est animée que par
» l'amour de la gloire. Elle est vé-
» nérée à un tel point, qu'excepté
» quelques Troubadours fameux,

» nul n'ose la célébrer dans ses sir-
» ventes. »

« Ce que l'on me dit de cette jeune muse me donna le plus vif desir de la voir. Sans la connaître, je l'aimais déjà ; voulant ne point paraître devant elle comme un Ménestrel obscur, je songeai à concourir aux prix ; je me préparai, et le jour fameux arriva.

» Non loin des murs de la ville, les anciens Troubadours possédaient un jardin, lieu simple, mais agréable. C'était sous un ombrage frais qu'ils tenaient leurs joyeuses assemblées ; la guerre, toujours destructive, leur avait enlevé ce riant asile; les Muses, amantes des chants et de la liberté, furent contraintes de chercher un asile au sein du ca-

pitole, monument antique de la grandeur toulousaine (19). Là, dans une salle immense se rassemblèrent les juges et les athlètes. Les dames se mêlaient parmi les premiers; elles enflammaient, par l'espoir d'obtenir leurs suffrages, le cœur de tous les Ménestrels. De toutes parts des guirlandes de fleurs et de feuillages se jouaient sur les murailles. On respirait un air embaumé par les plantes odoriférantes dont la salle était jonchée. Je sortis de chez moi précédé par mes écuyers marchant deux à deux, revêtus de ma livrée noire et jaune. Mon premier page portait sur un coussin pourpre la lyre dont je voulais me servir, à l'exemple des Grecs dont j'enviais le talent. Revêtu d'une

tunique blanche bordée d'une frange d'or ; ceint d'une écharpe bleue, au bas de laquelle pendait mon épée brillante des diamants dont elle était enrichie ; portant sur ma tête la couronne de comte, je parus dans la salle et fus me placer parmi mes rivaux. Je levai les yeux, et je ne vis pas Clémence ; elle n'était point arrivée. J'étais impatient ; un murmure d'admiration m'apprit sa venue. Je la regardai ; l'amour se glissa dans mon cœur... et soudain la jalousie s'y plaça à ses côtés. Clémence, auprès de son père, donnait la main à un chevalier dont le regard hautain me déplut ; je tremblais cependant qu'il ne sût charmer Clémence. Je demandai son nom ; on nomma Archambaud de Montlaur ; j'eus un

moment de joie ; je vis qu'il ne se plaçait point parmi ces concurrents, et je ne doutai plus de ma supériorité. Je ne te fais point le portrait de Clémence ; tu dois la connaître, cher Lautrec. »

« Non, dit Alphonse ; j'ai peu » habité Toulouse : je ne connais » que la réputation de cette belle.

» Tu la verras ; tu jugeras par toi-même s'il existe une femme qu'on puisse lui comparer.

» Laurentio, je penserais comme » toi, si je ne connaissais Élaïs.

» Laurentio sourit, et continua :

« Ce jour, les charmes de Clémence étaient rehaussés par l'éclat de la parure. Elle se plaça : le bedeau appela les chantres par ordre de rang. D'abord s'avança Adelmar :

formé par un Barde écossais ; en s'accompagnant d'une harpe gallique, il chanta en ces termes :

COMBAT DE FINGAL ET DU FANTOME DE LODA (20).

O Velma ! le deuil de tes murs
A remplacé les chants de nos fêtes célèbres ;
Le pâle voyageur fuit tes voutes funèbres,
Asile redouté des reptiles impurs ;
Amants hideux des profondes ténèbres.
(21) Fingal, ton noble souverain,
Depuis long-temps sommeille en sa tombe glacée,
Quand des forfaits du roi d'Erin (22),
La mort ne semble point lassée.

Pour vaincre ce tyran, Fingal sur ses vaisseaux
Traversa l'onde mugissante.
De son bec acéré la proue impatiente,
Fendait le sein amer des eaux.

Déjà du coupable rivage
Nous touchions les bords odieux,
Déjà nos chefs, audacieux,
Du superbe ennemi défiaient le courage;
Mais l'occident ouvrait ses cent portes d'azur;
Les nuages brillaient de pourpre et de lumière,
Et le flambeau du jour au bout de sa carrière,
Embrasait l'Océan des rayons d'un feu pur.
Avec regret nous élevons nos tentes,
L'ombre se refuse aux combats.
Et des chênes brûlants les flammes ondoyantes,
Chassent le froid aigu, fléau de nos climats.

Bientôt par un sommeil paisible
Des héros de Morven les sens sont enchaînés,
Et mille songes fortunés
Ont su charmer leur cœur sensible.
Mon père seul, repoussant le repos,
Saisit son casque d'or, sa lance héréditaire;
Et pensif, va s'asseoir sur le roc solitaire
Battu des Autans et des flots.

L'Univers était calme, et d'une nuit brillante
Rayonnait dans les cieux la robe étincelante.
Soudain dans l'espace des airs
D'horribles clameurs retentissent;
La terre et la mer se rougissent
Des feux livides des éclairs!
Alors, armant son bras des flèches du tonnerre,
Paraît Loda, spectre présomptueux!
Et sur le char aîlé des vents tumultueux
Il vole respirant la guerre.
Les sanglantes lueurs d'un météore affreux
Éclairent la fureur de son front ténébreux.
Mais Fingal, qui méprise une cruelle rage,
Le fixe d'un regard où se peint le courage;
Et lui montrant le fer qu'il tient de ses aïeux,
Étonne par ces mots le fantôme odieux:

FINGAL.

Fils des noires vapeurs, pourquoi quitter la nue?
Quel espoir téméraire a guidé ta venue?
Par ton vain appareil pensais-tu m'effrayer,
Sombre esprit de Loda? Ton vaste bouclier,

Ton glaive de frimas, ta nébuleuse armure,
Mensongers ornements, parent ton imposture!
Tes cris, ni ta grandeur ne sauraient m'éblouir;
Viens, Fingal sait combattre et ne sut jamais fuir:
Ou plutôt, fuis toi-même, ô guerrier chimérique!
L'Aquilon chasse au loin ton ombre fantastique;
Appèle son secours, éloigne-toi sans bruit,
Et fuis enveloppé des ombres de la nuit.

L'OMBRE DE LODA.

Ainsi, des lieux où l'on m'adore,
Fingal oserait me bannir?
Il a perdu le souvenir
Du dieu de l'antique Inistore,
Et son audace insulte encore
Ce dieu qui devrait le punir.
Ma voix fait naître les tempêtes;
A mon gré je dispense et la vie et la mort.
Des nations je dirige le sort;
De leurs rois insolents je frappe aussi les têtes,
Vois ce globe enflammé qui nage dans les cieux,
Mon pouvoir alluma les feux

De sa couronne éblouissante:
Et des astres semés sous la voûte éclatante
Je guide le cours lumineux.
Alors que sous mes pieds la terre désolée
Est en proie aux horreurs de son destin cruel,
Dans mon trône élevé sur la plaine étoilée,
Je goûte un repos immortel. . . .

FINGAL.

Eh bien! dans ce palais que l'éclair environne
Loda demeure en paix. Tu vois que rien n'étonne
Le fier héritier de Comhal.
Ta haine ou ta faveur, rien ne touche Fingal.
Roi des nuits, m'as-tu vu du haut de mes collines
Insulter par mes cris tes demeures divines?
Pour détrôner ton fils lorsque j'arme mon bras,
Tu n'en dois accuser que ses seuls attentats.
Sur l'autel de Tremnor si j'ai juré sa perte,
Bientôt de ses débris Erin sera couverte;
Et tes traits foudroyants que tu me vois braver,
Des coups de ma fureur ne pourront le sauver.

Toujours du vieux Morven les princes magnanimes
Ont puni les méchants et vengé leurs victimes.

L'OMBRE DE LODA.

Guerrier, père fameux des plus nobles enfants,
Fuis de ces rives étrangères !
Et vers le palais de tes pères
Tourne tes drapeaux triomphants.
Les Lutans m'ont soumis leur troupe impétueuse ;
Ma main en ta faveur leur donnera des fers,
Quand tes légers vaisseaux bondiront sur les mers ;
Mais, si ton âme audacieuse
De mon fils menace les jours :
Tu n'es plus !

FINGAL.

D'un pareil discours
Fingal sait braver l'insolence.
Je t'appèle au combat.

L'OMBRE DE LODA.

Connais donc ma puissance.
Tremble ! pour toi la Mort vient d'aiguiser sa faux.

Le fantôme inhumain en achevant ces mots,
Élevant jusqu'au ciel sa gigantesque forme,
Soudain contre Fingal pousse une lance énorme:
Mais le héros s'armant de son brillant acier,
Frappe aussi de Loda l'immense bouclier;
Le glaive traversant un corps sans résistance,
Au spectre furieux prouve son impuissance;
Loda, poussant alors d'affreux mugissements,
Se roule sur lui-même, et se perd dans les vents.

Starno privé de son appui
S'enfuit vers des plages lointaines.
Mais le lion n'est plus, et le monstre aujourd'hui
De ses tristes sujets resserre encor les chaînes.
Et moi, rejeton de Fingal,
Je survis à ma renommée!
Ossian, pour combattre un farouche rival,
Ta main ne sera plus armée.
Hélas, ils ne sont plus, ces jours de ma splendeur!
J'en conserve à regret la pénible mémoire,
Et la harpe et le glaive, instruments de ma gloire,
Près de moi dorment sans honneur.

Cet ouvrage brillant (23) obtint à Adelmar les suffrages de Clémence; que je lui enviai ce triomphe! Après lui, le célèbre Albéric raconta d'une voix sonore les bienfaits de la divinité. D'autres Ménestrels leur succédèrent tour-à-tour; ils lurent ou chantèrent leurs vers. Chacun mérita des éloges. Tous avaient là des amis, des parents, des amantes, qui applaudissaient à leurs succès et qui partageaient la crainte d'une défaite. Tadillac, Troubadour Bordelais, s'avança; sur sa figure enluminée se peignait la gaîté; prêtre de Bacchus, il lui adressa son ouvrage.

HYMNE A BACCHUS.

Toi fils du maître du tonnerre,
Bacchus encor plus révéré,
Et dans les cieux et sur la terre,
Tout s'anime à ton nom sacré.
A tes pieds l'univers s'empresse;
Reçois son hommage en ce jour.
Le vin ranime la vieillesse,
Et donne un rival à l'Amour!

Tu chasses la mélancolie,
Les noirs soucis, l'affreux chagrin;
Il n'est point de maux qu'on n'oublie
Quand on a le verre à la main.
Le guerrier fameux dans l'histoire
Reconnaît ton pouvoir divin;
S'il aime l'éclat de la gloire,
Il aime encor plus le bon vin.

C'était à l'ombre d'une treille,
Buvant la plus douce liqueur,
Qu'Anacréon faisait merveille;
Bacchus, tu régnais sur son cœur!
Près de toi l'Amour est sans charmes,
Ta main déchire son bandeau;
Et la tonne, écrasant ses armes,
Éteint les feux de son flambeau.

Il dit, et toute l'assemblée applaudit en riant. Fier d'un pareil accueil, déjà Tadillac s'ébranlait pour recevoir le prix. Je me levai. Indigné que devant Clémence on eût osé insulter à l'amour, je jurai de venger cet outrage. J'attendais ma récompense d'un regard de la fille d'Isaure.

Je préludai quelque temps. » Ta-
» dillac, lui dis-je, vous avez chan-
» té Bacchus, et moi je vais chan-
» ter l'Amour, dans un lieu où sa

» mère préside. » A ces mots, j'entendis s'élever autour de moi un murmure flatteur; je fus encouragé. Clémence me regarda, je ne doutai plus de la victoire.....

HYMNE A L'AMOUR.

Fille des Dieux, noble Harmonie,
Prête-moi tes brûlants accords,
Et sur la lyre du Génie
Seconde mes jeunes transports.
Et toi, dont la flamme féconde
Donne à tout d'éternelles loix,
Feu créateur, âme du monde,
Céleste Amour, entends ma voix!

Le chaos fuit à ta présence.
Animés au gré de tes vœux
L'Univers te dut la naissance,
Le Soleil t'emprunta ses feux.

Aux bois tu donnes leur parure,
Aux champs leur riante couleur;
Tout s'embellit dans la nature
Par ton souffle reproducteur.

L'aigle qui plane dans la nue
Se jouant parmi les éclairs,
Poussé d'une ardeur inconnue
Suit son amante dans les airs.
C'est toi, qui vers la fleur nouvelle
Amènes les légers Zéphyrs;
Et tu protèges sous ton aile,
Leur inconstance et leurs plaisirs.

Vois ce ruisseau, qui dans la plaine,
S'égare à l'ombre des ormeaux;
Aux eaux d'une claire fontaine
Avec transport il joint ses eaux.
Aux champs de l'heureuse Arabie
Le palmier brûlant de tes feux,
Veut à sa compagne chérie
Unir ses rameaux amoureux.

Ta voix, ou sublime, ou légère,
Variant les chants d'Apollon,
Guide la trompette d'Homère,
Et la lyre d'Anacréon.
O! Dieu charmant, tes douces armes
Du héros vainquent la fierté;
Eh! peut-on résister aux charmes
Dont tes mains ornent la beauté!

» Je finis, et l'assemblée muète m'écoutait en silence. Bientôt elle sort de sa surprise, et mille cris d'acclamation m'apprènent mon triomphe. Oh! qu'il doit savoir bien aimer, disaient les jeunes Toulousaines, celui qui chante aussi bien l'amour!

» Les juges se levèrent. Après avoir conféré quelque temps ensemble, je fus appelé, et proclamé vainqueur. Je parus dans l'enceinte,

et m'approchant de Clémence, je me mis à ses genoux. Ses belles mains tenaient la couronne qu'elle plaça sur mon front. Oh! que j'étais heureux en ce moment! »

» Troubadour illustre, me dit-» elle, nous envions à l'Italie la » gloire de vous avoir donné le jour.

» Belle Isaure, lui répondis-je: il » est vrai, Padoue est ma ville natale » mais Toulouse a inspiré mes vers. » Eh! quel climat pourrait se van-» ter de plus de gloire? Heureuse » cité, patrie des arts, Clémence » suffit à ta renommée. »

N'osant en dire plus, je me retirai. Mes rivaux s'empressèrent autour de moi. Les nombreuses couronnes dont leurs têtes étaient parées ne leur permettaient point d'envier

celle que je venais de mériter. La méprisable jalousie ne se plaçait point dans leur âme trop fière pour se dégrader par ce sentiment honteux. De toute part on me félicitait, je devais à mon sujet la meilleure partie de ma gloire. Aurais-je pu ne pas réussir, dans une ville où l'amour a tant d'autels ?

» Joyeux de mon succès, il doublait de prix à mes yeux par l'idée que Clémence lui avait souri. Son père vint m'inviter au banquet qui termine cette journée. Quel bonheur! Lautrec le conçois-tu ? je vais m'asseoir à la table de Clémence, peut-être auprès d'elle! j'entendrai sa douce voix, je recevrai ses éloges ! ah ! pour enflammer le cœur du

poète et du guerrier, que faut-il davantage ?

» Je fus heureux en tout point. Je m'assis à la droite de Clémence ; on plaça le Troubadour auprès de sa muse. Après le repas, on passa dans une salle richement décorée, et préparée pour le bal. J'offris ma main à Clémence. Elle acceptait. »

» Madame, dit en s'avançant vers » elle le sire de Montlaur, vous » m'aviez promis cette soirée.

» Chevalier, répondit-elle, je ne » m'en dédis point. Mais ne puis-je » témoigner au comte de Varicléry, » le plaisir que son hymme m'a » fait éprouver ?

» Eh bien, belle Clémence ! reprit » Archambaud, je cède un instant

» au génie, mais je reprends ensuite » mes droits. »

» Je ne remerciai point Archambaud, je me contentai de m'incliner légèrement. Je ne pouvais souffrir son ton orgueilleux, et son compliment ne me réconcilia point avec ses manières. Je dansai avec Clémence: toute cette soirée fut pour moi un perpétuel enchantement. Je ne redoutais point Montlaur; j'étais convaincu qu'il pouvait point plaire à la femme aimable dont j'enviais le cœur.

» Depuis ce jour, je fus reçu comme ami chez le comte Isaure. Le soleil depuis ne s'est point couché, sans m'avoir vu avec le comte ou avec sa charmante fille. Mon amour ne put long-temps se con-

traindre. Je parlai ; mais quel fut mon désespoir ! Appréciant mon amitié, Clémence fut insensible à mon amour. Je fis tout pour attendrir son cœur, tout fut inutile. Ni mes soupirs, ni mes vers qui lui promettaient l'immortalité, ni les conseils de son père qui voyait avec plaisir ma tendresse, rien ne put la toucher. Son âme me parut n'être sensible qu'à la poésie.

» Malgré son indifférence, je continue à la chérir. Le comte vient de m'avertir qu'il allait tenter un nouvel effort auprès d'elle, et qu'il ne doutait point que le succès ne couronnât son entreprise. S'il peut réussir, quel sort au mien sera comparable ! Epoux de Clémence,

ami de Lautrec, je n'aurai plus rien à desirer. »

Laurentio ainsi termina son récit. Ces amis, après s'être donné réciproquement de nouvelles preuves de leur amitié, revinrent ensemble vers la demeure du marquis de Lautrec.

CHAPITRE VI.

NON, mes amis, croyez-moi, il ne faut plus aimer. Les plaisirs d'un jour sont suivis de longues peines ; des fleurs brillantes couvrent les fers, mais n'en allégent pas le poids : un cœur de quinze ans, étranger à tout artifice, voit devant lui une carrière qui semble le conduire au bonheur. Il croit que l'Amour, enfant, ne peut trahir ce qu'il promet. Hélas ! que de maux nous éviterions, si une juste défiance nous éclairait sur le danger d'abandonner son âme aux tendres impressions ! Cet amour, que l'on aime tant à servir, tyran capricieux,

toujours inconstant et bizarre, se plaît à réunir ceux qui devraient être séparés, à éloigner ceux qui devraient être ensemble. Le sort qui distribua les préjugés, défendit de rejoindre les états différents. Il sut inspirer aux uns l'orgueil d'une naissance illustre, quand il voue les autres au mépris ; mais l'Amour indocile, que la contrainte révolte, aime à rompre la gène de ses distinctions. Rien ne l'arrête. Vainement une haine héréditaire sépare deux familles ; il affrontera tout, si telle est son envie. Il insultera à l'amitié fidèle ; il cherchera à lui faire répandre des pleurs. Bientôt Alphonse et Laurentio vont servir de preuves à ce que je dis ; mais, puisse dans leurs cœurs, l'amitié triompher de l'amour!

» Le jour paraît, Laurentio, » s'écria Lautrec, en se précipitant » de la couche fraternelle qui les » avait réunis : adieu, je vole où » m'appèle l'amour, je vole aux » pieds d'Elaïs. »

Il dit, et prend avec rapidité le chemin toujours présent à sa pensée. Il salue chaque objet qu'il a reconnu sur la route. Chaque objet lui retrace son Élaïs ; il espère la voir bientôt ; il s'anime de ce doux espoir. Il a découvert de loin la cime verdoyante des trois peupliers. Il hâte sa course. Il suit le ruisseau témoin de ses promesses ; il atteint le bois heureux, il s'arrête, il a rougi, son cœur a palpité, il a reconnu Élaïs!!.. il est a ses genoux ;

Élaïs pousse un cri de surprise, elle croit à peine ce qu'elle voit.

« Gérard ! ô mon Gérard, » est tout ce qu'elle peut dire. Son âme oppressée se dilate : sa joie égale les transports de son amant. Ils sont heureux, ils se sont revus ! !

Et moi aussi, je les ai éprouvées ces douces émotions. Comme eux, je me suis vu éloigné de mon amante. Séparé, je croyais être seul dans l'univers ; je l'ai revue, et tout s'est embelli autour de moi. Ce fut aussi près d'un ruisseau, non loin d'un pont jeté sur le canal, immortel monument du grand siècle (24), que je te revis, ô maîtresse adorée ! Tu m'attendais, appuyée sur ta jeune amie ; tu comptais les instants : le vieillard

à la course rapide semblait avoir suspendu son vol. Impatients de se joindre, nos cœurs devançaient la distance.

Moments enchanteurs, je vous sens, mais je ne puis vous décrire ! Que l'homme sans amour se rappèle les circonstances ; pour moi je ne sais que les apprécier. Élaïs et Lautrec se placèrent sur le même siège de gazon. Leurs questions se succédaient avec rapidité ; ils voulaient tout savoir, tout partager : Lautrec, toujours sous le nom de Gérard, lui raconta et ses victoires et ses revers ; il n'augmentait pas les uns, il ne dissimulait point les autres. Il ne parla point de Léonora. Il aimait trop pour prétendre se faire un mérite de sa fidélité.

Sa joie était pure ; il espérait être uni à Élaïs. Celle-ci ne l'entretint que de ses peines ; seule, sans consolation, penser à Gérard, avait fait tous ses plaisirs.

» Ah ! lui dit-elle ; pendant votre » absence, ma harpe n'a résonné » que pour vous. Sous un nom em- » prunté, voulant vous chanter, » j'ai appris à mes jeunes compa- » gnes la romance d'Elvire.

L'ABSENCE DU GUERRIER,

Romance.

Sous un tilleul la jeune Elvire,
Chantait sa romance d'Amour ;
Elvire à chaque instant soupire
Pendant l'absence de Selmour.
Sensible aux attraits de la gloire,
Il préfère, en fils de Brennus,
Le verd laurier de la Victoire
Au myrte chéri de Vénus.

Enfant belliqueux de la guerre,
Jeune héros, beau Troubadour,
Laisse reposer le tonnerre,
Au plaisir donne au moins un jour.
Reviens, une amante chérie
Demande à l'hymen ton retour;
Tu fais assez pour la patrie,
Songe à satisfaire l'Amour.

Que ne puis-je, fille guerrière,
Près de toi voler aux combats?
A travers la noble poussière
Guider ton char et tes soldats!
Mais des succès, mais du courage,
J'abjure les prix glorieux;
Que ton bonheur soit mon ouvrage,
Et j'aurai comblé tous mes vœux!

A ces accents le rossignol se tut. Les vents n'osèrent troubler la paix de l'air; quelques folâtres zéphirs, seuls, portaient vers Élaïs les parfums enlevés du calice des fleurs nouvelles. Penchée sur le sein de Lautrec, elle se plaisait à lui mon-

trer qu'elle n'avait cessé de s'occuper de lui. Cependant son front, où brillait une joie innocente, se couvrit tout à coup d'une tristesse qui passa promptement dans le cœur d'Alphonse.

« O ! mon Élaïs ! lui dit-il avec » inquiétude ; parle, qui peut ainsi » détruire ta douce sérénité ?

» Tu le sais, Alphonse ; le bon- » heur, fantôme léger, n'entre ja- » mais dans une âme sans appeler » après lui la peine et les revers. » Verrons-nous couronner l'amour » qui nous anime ? Pouvons-nous » espérer d'être un jour unis ?

» Va, maîtresse idolâtrée, tu » seras à moi. Oui, tu m'appar- » tiendras, et nous embellirons

» ensemble le fardeau pesant de la
» vie.

» Gérard, parle ; quel est le
» rang de tes ancêtres ? je n'ai point
» eu besoin de les connaître pour
» t'aimer ; mais mon père ne con-
» sentira point que son sang se
» confonde avec un sang inférieur.
» Funestes, maïs nécessaires pré-
» jugés ! Tu connais leur pouvoir ?

» Cesse de craindre, Élaïs ; ton
» père ne me refusera point ta
» main : il ne me trouvera point
» indigne de son alliance. Permets
» cependant, que jusques à demain
» je te refuse la confidence que tu
» me demandes. Demain tu me con-
» naîtras. Pardonne, mais un de-
» voir sacré me prescrit aujour-
» d'hui le silence.

» Ami, je respecte ton secret ;
» ah! seulement, puisses-tu ne pas
» oublier ta promesse ! »

Lautrec se hâta de reprendre le chemin de Toulouse. Son cœur, trop épris, ne pouvait plus longtemps être séparé d'Élaïs ; il voulait s'unir à elle, et il courait en obtenir la permission de son père. En arrivant à son palais, il demanda si le marquis n'était point chez lui : on lui dit qu'il était sorti, et qu'on ne savait point l'instant de son retour. Désespéré d'un retard qui le mettait au supplice, il envoya chercher Laurentio ; cet ami était également absent. Lautrec se résigna, et avec impatience attendit le retour de son père. Pour abréger l'ennui de l'absence, il se retraça le bonheur qui

paraissait l'attendre : une brillante carrière s'ouvrait devant ses yeux ; il la parcourait avec Élaïs. Cette jeune beauté, quelle serait sa surprise, lorsqu'elle apprendrait que le simple Gérard est Alphonse, l'héritier du puissant Lautrec ! lorsqu'elle verrait la jeunesse environnée de tout l'éclat que donnent d'immenses richesses et une illustre naissance ! Après le plaisir d'aimer, le plus grand, sans doute, est celui que l'on se procure en élevant l'objet qu'on aime. Alphonse l'éprouvait, cette douce satisfaction ; et nulle triste pensée ne vint jeter en ce moment un sombre nuage sur les riantes rêveries de son imagination. On vint l'avertir de l'arrivée de son père ; il vola le re-

joindre ; et ce fut dans la salle d'assemblée qu'il le rencontra.

Le marquis vint au devant de son fils d'un air joyeux ; et l'embrassant avec tendresse : « Al-» phonse, lui dit-il ; chaque ins-» tant me rend plus fier de toi ; » partout on exalte ton courage, » ta générosité : heureux père ! je » me sens revivre en écoutant ces » éloges sincères. O mon fils ! » conserve toujours ces mêmes sen-» timents ; rappèle-toi la gloire de » ta race, et puisse-t-elle ne jamais » se plaindre de toi.

» Seigneur, répondit Alphonse, » l'amitié, l'indulgence de mes » concitoyens élèvent beaucoup » trop mon faible mérite ; je leur » dois une partie de mes succès ;

» eh ! qu'aurais-je fait, si je n'eusse
» point commandé des Toulou-
» sains ?

» Tu ne peux espérer un long
» repos ; la position politique de
» l'Europe me fait craindre de nou-
» velles guerres. On répand des
» bruits sourds qui me comblent
» d'horreur. On dit que le génie
» de Charles a séduit un prince
» de la maison de France : on as-
» sure que le connétable de Bour-
» bon a vendu sa gloire.

» Ce que vous me dites, mon
» père, pourrait-il être vrai ?

» Je voudrais me refuser à le
» croire ; mais, forcé par l'évi-
» dence, je dois me rendre.

» Plaignons, Seigneur, un sujet
» perfide. Cependant, s'il faut re-

» tourner au combat, votre fils ne
» sera point le dernier à lever sa
» bannière ; mais avant de m'éloi-
» gner, permettez-moi de vous de-
» mander une grâce.

» Tu ne peux vouloir rien de
» ce que peut défendre l'honneur ;
» ainsi, cher Alphonse, tu me vois
» prêt d'avance à souscrire à ta
» demande.

» Vous avez connu l'amour, mon
» père ?

» Les larmes que tous les jours
» tu me vois donner à ta mère, se-
» ront ma réponse à ton discours.

» Eh bien, par cet amour que
» vous portez à ma tendre mère, ne
» repoussez point le mien.

» Que veux-tu dire ?

» Faut-il me le demander ? Je

» suis jeune, mon cœur est sen-
» sible ; je n'ai pu voir Elaïs sans
« l'aimer.

» Tu m'étonnes, Alphonse ; je
» croyais que tu n'avais point de
» secrets pour moi ; je suis ton
» père, et j'ignorais ta passion !
» Parle, quelle est la femme qui
» doit s'unir à une maison qui s'ho-
» nore des plus illustres alliances? »

Le marquis cessa de parler ; Lautrec ne lui répondit point ; pour la première fois il se rappela que la naissance d'Elaïs lui était inconnue. Il n'avait songé qu'à l'aimer, et n'avait même point imaginé qu'il fût nécessaire de lui demander son nom. » Mon père, dit-il, celle
» que j'aime est pour moi sans ri-
» vale. Je sens qu'à sa possession

» est attaché le bonheur de ma vie.
» Je ne vous cacherai point que,
» depuis trois ans que je brûle
» pour elle, je ne me suis point
» informé du rang de sa famille.
» Elle doit cependant n'être point
» commune; car en desirant d'être
» mon épouse, elle ne m'a point
» dissimulé sa crainte de n'avoir
» pour amant qu'un simple che-
» valier.

» Héritier des Raymond, peu de
» filles de la province sont faites
» pour obtenir votre main; et je
» ne consentirai point à vous unir
» avec une inconnue.

» Eh! quoi, mon père, fût-elle
» même sans naissance, ses vertus
» ne devraient-elles pas lui en tenir
» lieu?

» Vous êtes jeune, Alphonse ; » vous ignorez combien de maux » peuvent entraîner la différence » sur le sang de la femme avec » laquelle on doit vivre toujours. » Vous l'aimez, sans doute ; mais » vous, issu des souverains, ne » rougiriez-vous point de nommer » vos parents, une foule obscure » qui ne s'est point illustrée. L'a- » mour s'éteint souvent ; le repen- » tir le remplace, et l'on pleure » le pouvoir des illusions.

» Ainsi mon père se refuse à me » rendre heureux ?

» Oh ! mon fils, rougissez de » votre passion ; elle vous rend » déjà injuste ; vous doutez de la » tendresse de votre père. Eh ! » quels desirs peut-il former dont

» votre bonheur ne soit pas le but ?
» Alphonse, je vous chéris ; je ne
» suis point un tyran. Voici mes
» dernières résolutions. Je vous ac-
» corde la main d'Elaïs.....

» Ah ! souffrez qu'à vos ge-
» noux ....

» Mais je mets deux conditions
» à mon consentement. Il faut qu'à
» la naissance, cette Elaïs que vous
» aimez puisse joindre une longue
» suite d'aïeux qui par leur con-
» duite n'ayent point dégénéré.
» A mes yeux la fortune n'est rien,
» et l'honneur est tout. Fidèle fran-
» çais, je ne m'allierai point à un
» traître à sa patrie. Votre cœur
» ne peut me désapprouver. C'est
» dans le temps que notre roi est
» trahi par ses proches, que nous

» devons redoubler de zèle pour
» son service. »

Le marquis se tut ; et Lautrec se jeta dans ses bras. Il lui promit tout ; il ne s'occupait que de son union.

» Mon père, combien vous l'ai-
» merez quand vous pourrez la
» connaître ! non, ce n'est point une
» femme ordinaire. Vous décrirai-
» je ses charmes ? Sa taille est plei-
» ne de grâce ; son coloris est celui
» d'un linge blanc, sur lequel se
» réfléchirait un voile de pourpre ;
» ses cheveux sont noirs, ses pau-
» pières noires, et ses yeux d'un
» bleu d'azur. La délicatesse de
» son esprit, la candeur de ses
» sentiments, ses vertus, tout se

» réunit en elle pour commander
» l'amour et l'admiration. »

Le marquis, plus calme par son âge, sourit à l'enthousiasme d'Alphonse. Il lui renouvela ses promesses, et, après l'avoir tendrement embrassé, ils se séparèrent.

Il fallait à Lautrec, pour que rien ne manquât à sa joie, qu'elle fût partagée par Laurentio. Il se rendit dans son appartement. Bientôt il entend accourir vers lui; c'est Varicléry.

» Elle est à moi, s'écria Lautrec!
» Elle est à moi, s'écria Laurentio!
» Mon bonheur ?..
» Et le mien. Quoi! Clemence ?.
» Va m'appartenir. Elaïs ?..
» Sera mon épouse.
» Cher Lautrec !

» Cher Laurentio ! » Et ces deux vrais amis confondirent leurs transports. Alphonse raconta à Laurentio sa conversation avec son père. Varicléry, pour le récompenser, lui apprit ce que le marquis Isaure venait de lui promettre. » Comte, lui » avait-il dit, Archambaud de » Montlaur me presse en sa faveur. » Il est noble, il est puissant ; » l'union de Clémence avec vous » peut seul m'empêcher de me » rendre à sa demande ; je vous » préfère. Si ma fille avait fait un » choix, je ne contrarierais point » son cœur ; mais, insensible aux » tendres impressions, elle croit » que la poésie suffit à son bonheur. » On peut, sans passer pour bar- » bare, contrarier cette inclination.

» Que dis-je ? la contrarier ? n'est-
» ce point plaire à Clémence, que
» de lui donner pour époux le pre-
» mier de nos jeunes Troubadours?»
Ce discours flatteur, poursuivit Lau-
rentio, m'a comblé. » Le seigneur
» Isaure a fait demander sa fille; elle
» n'était point encore revenue d'une
» campagne voisine où elle se plaît à
» aller rêver. C'est dans le silence
» des bois qu'elle compose ses
» chants sublimes. Demain je lui
» serai présenté comme son époux;
» j'espère que mes soins et ma ten-
» dresse sauront vaincre son in-
» différence.

» Demain aussi, lui dit Lau-
» trec, je verrai mon Elaïs; de-
» main je lui confierai mon rang;
» et sûr de son consentement, je

» revole pour être témoin de ton
» bonheur.

» Oui, ta présence me sera né-
» cessaire; j'aimerais à montrer à
» Clémence quel est mon ami. Son
» père, vieux amant de la gloire,
» m'a parlé de toi avec plaisir; il
» connaît tes succès; il desire te
» voir. Il s'est plaint que ton père
» n'ait point voulu te présenter à
» lui. Vos deux maisons ont la
» même origine; la famille des
» comtes de cette ville est la sou-
« che commune d'où sont sorties
» vos races, orgueil des Tou-
» lousains.

» Mon père n'a point eu dessein
» d'offenser le respectable Isaure;
» je réparerai un oubli involon-
» taire.

» Je ne pense point être heu-
» reux sans péril ; Archambaud
» ne me laissera point tranquille-
» ment obtenir une main qu'on lui
» a refusée ; mais il est beau de
» combattre, quand la beauté doit
» être le prix de la victoire.

CHAPITRE VII.

DANS leurs tendres épanchements ils s'oubliaient, lorsqu'un écuyer vint avertir Laurentio que l'on demandait à lui parler. Il ordonna que l'on fît entrer le messager qui le demandait. Un valet s'approcha, et s'inclinant devant lui, lui remit une lettre. Laurentio brisa le sceau, et lut.

« Contraint de m'éloigner de » Toulouse, ne pouvant y revenir » qu'après demain, je me vois » forcé de remettre jusqu'alors un » combat que mon impatience vou- » drait pouvoir hâter. Comte Lau-

» rentio, vous obtenez la main de
» Clémence ; je veux au moins
» vous la disputer. Jeudi, à huit
» heures du matin, je serai au pied
» des côteaux de Pech-David (24),
» près l'angle qui regarde la ri-
» vière, accompagné d'un ami,
» Salut. ARCHAMBAUD DE MONTLAUR.

» Ecuyer, dit Laurentio ; allez
» dire à votre maître que l'heure
» indiquée me trouvera au rendez-
» vous.

» Alphonse lui dit d'une voix al-
» térée ; je te suivrai.

» J'allais te le proposer, Lau-
» trec, répondit Laurentio. Ma
» cause est juste ; je me confie à
» Dieu et à mon épée. Cessons de
» nous occuper de cet incident, et

» ne rêvons qu'au bonheur qui nous » attend demain. »

Lautrec, frappé du danger de son ami, sentait dans son cœur s'empoisonner ce bonheur qu'il croyait si doux.

Ils furent se reposer. La nuit leur parut longue ; leur impatience accusait la lenteur du jour ; enfin il se leva radieux, et ils crurent qu'il devait éclairer leur joie. Lautrec appela ses écuyers ; il se plut à relever ses grâces naturelles par une parure recherchée. Alphonse était grand. Son œil noir, à fleur de tête, brillait de mille sentiments ; la bonté, le courage et l'amitié s'y peignaient à la fois : ses cheveux noirs, tombant à boucles sur ses épaules, contrastaient avec la teinte

foncée de sa barbe frisée, mâle ornement du guerrier. La beauté de ses dents, la fraîcheur de son teint, sa bouche gracieuse, la noblesse de sa démarche, la perfection de tout son ensemble, inspirèrent souvent l'amour aux jeunes beautés, et la jalousie aux chevaliers moins aimables. Mais à ces qualités extérieures il joignait un cœur plus rare et plus précieux. Sensible, bienfaisant, ami de l'infortuné, il croyait, en faisant le bien, ne remplir qu'un devoir sacré. Fidèle à sa promesse, pieux dans l'âge des passions, il réunissait tout ce qui devait le faire chérir.

Laurentio, au premier abord, devait plaire davantage. La gaîté, la franchise de ses traits, ses yeux

animés d'un feu plus ardent, un charme répandu sur toute sa personne, sa renommée de guerrier et de Troubadour, tout inspirait le desir d'être ou son ami ou son amante : partout il avait eu des succès, et partout modeste, il ne fit que les laisser soupçonner. Tels étaient ces jeunes chevaliers. Elle était grande l'amitié qui les unissait ; elle devait être mise à de fortes épreuves, mais elle sut triompher des caprices d'un sort toujours injuste.

Lautrec partit. Son père attendait son retour avec impatience, brûlant aussi de connaître celle qu'il devait nommer sa fille. Alphonse, pressé d'arriver, dévorait l'espace, monté sur un coursier rapide. Peu

de minutes s'écoulèrent, et déjà il était à la place accoutumée, que tant de fois il avait contemplée de ses heureux regards. Élaïs n'y était point. Il parcourut les routes voisines, les sombres détours du bois, les sentiers fleuris de la prairie ; il fut jusqu'auprès des peupliers ; il suivit le cours du ruisseau ; il monta sur la colline ; partout il appelait Élaïs, et l'écho seul répondait à ses cris. Tout hors de lui, il vit passer une jeune bergère, et s'approcha pour lui demander Élaïs. La bergère, frappée de l'air noble d'Alphonse, de la magnificence de son manteau, lui dit : « Sire che-
» valier, je ne connais point celle
» dont vous me dites le nom.

» Quoi ! s'écria Lautrec ; la belle

» Élaïs, Élaïs dont les chants sont » si doux, ne serait point connue » dans ces contrées ?

» Sire, répliqua la jeune fille ; » nous ne connaissons que la grande » dame Clémence.

» Oh ! dit Lautrec piqué ; cette » Clémence que l'on vante tant, » aurait une rivale sans la modestie » d'Élaïs. » En achevant, il s'éloigna de la villageoise, et revint au chêne protecteur qui si longtemps les couvrit de son ombre, lorsqu'avec Élaïs il oubliait l'univers. Appuyée d'une main sur l'écorce du chêne, et couvrant ses yeux de l'autre, Élaïs frappa les regards de Lautrec. Sans s'occuper de sa douleur, il se hâta de lui dire : « Élaïs ! triomphons ; mon père

» cède à mes vœux. Tu vois de-
» vant toi.....

» Arrêtez, lui dit Élaïs ; avant
» de savoir qui vous êtes, écoutez-
» moi. Je vous aime, et j'espérais,
» Gérard, pouvoir être à vous.
» Dangereuse espérance, que mon
» cœur a nourrie, et qui fera mon
» désespoir !

» Élaïs ! que dites-vous ?

» Que je ne puis vous appar-
» tenir.

» Ah ! quel mot osez-vous pro-
» noncer ?

» Je sais combien il doit vous
» paraître affreux ; mais mon père
» a promis ma main, et sa résolu-
» tion m'a paru inébranlable.

» Lorsqu'il saura mon rang.....

» Votre rang ne peut en imposer

» au superbe Isaure ; je suis Clé-
» mence, sa fille.

» Grand Dieu ! vous, Clémence!
» ah ! j'ai trop vécu. » Il dit : une sueur froide le glace, et il tombe aux pieds de Clémence. Étonnée que son nom ait produit un effet pareil, elle s'empresse, cédant à son amour, de rendre à Lautrec une existence que désormais il va maudire. Après bien des soins, il revient à lui ; en ouvrant les yeux il se voit dans les bras de Clémence ; cette position, si chère à son âme, lui fait horreur ; il repousse son amie ; et, immobile, sans force et sans couleur, il reste dans un état affreux d'anéantissement.

« Cher Gérard, lui dit Clé-
» mence ; comment monnom a-t-il

» pu vous consterner à ce point ?
» cesseriez-vous de m'aimer à l'ins-
» tant où vous pouvez me con-
» naître ? et répugneriez-vous à
» partager la gloire dont mon nom
» est entouré ?

» Plus d'amour, répondit-il en
» sanglotant, plus de bonheur ! Un
» exil, une mort funeste ! Ah ! Clé-
» mence, combien vous avez rendu
» malheureux l'infortuné Lautrec !

» Quoi ! vous, Lautrec ? Vous,
» issu du même sang que moi ? Gé-
» rard, tout maintenant s'accorde
» pour vous offrir le bonheur, et
» vous le refuseriez ?

» Clémence, Clémence, je vous
» le répète, non, plus d'hymen,
» plus d'amour. »

» Insensé ! reviens à toi ; quel

» transport t'égare? As-tu commis
» un crime envers moi? Je te par-
» donne tout. Je me suis fait un be-
» soin de ta tendresse; j'excuserai
» ton erreur; il ne me faut qu'un
» repentir.

» Ah! ce repentir que tu me de-
» mandes ferait place au remords
» dans mon cœur, si un seul ins-
» tant je pouvais encore écouter le
» sentiment qui me porte vers toi.
» Adieu, je te fuis et je te fuis pour
» jamais.

» Veux-tu me voir mourir? »

» Veux-tu me voir coupable? »

» Lautrec, ne t'expliqueras-tu
» point?

» Non, je craindrais de me ren-
» dre plus coupable encore.

» Ainsi, dédaignant mon amour,

» tu consens que ce Laurentio.....

» Laurentio? Ce nom me dicte » mon devoir. Clémence, je cesse » d'espérer le bonheur, mais je ne » puis cesser de te chérir. » En disant ces mots, l'inconsolable Alphonse fuit d'un pas précipité; mais ses forces épuisées ne lui permettent point de s'éloigner de ce lieu: non loin de Clémence, il est contraint de s'asseoir; et, plongé dans sa douleur profonde, il s'abandonne au désespoir le plus affreux.

Clémence interdite, ignorant la cause du changement subit que vient de lui offrir Lautrec, ne sait ce qu'elle doit faire. La tendresse, le dépit, se heurtent dans son cœur froissé; le dépit l'emporte, et elle reprend le chemin de son palais. Mais le dé-

pit a beau lui parler à haute voix; l'amour indulgent plaide dans son âme la cause d'un amant qui peut-être n'est point coupable. Incertaine, elle ne peut fixer ses idées; elle voudrait revenir sur ses pas. Contraindre Lautrec à s'expliquer! à peine sait-elle ce qu'elle voudrait, tant elle est agitée, tant mille sentiments se succèdent en elle-même avec rapidité!

Lautrec oppressé, respirant péniblement, était demeuré dans la même position. Sa bouche répétait le nom de Laurentio. Un autre nom se plaçait au fond de son âme, et il n'osait le porter sur ses lèvres. Ses cheveux étaient hérissés; sa figure livide n'offrait aucune trace de beauté; enfin ses larmes vinrent sou-

lager un cœur qui ne pouvait plus les contenir.

» O Lautrec ! se disait-il ; qu'as-
» tu fait ! ami de Laurentio, pour-
» quoi fus-tu l'amant de Clémence?
» fallait-il sauver la vie à ton ami
» pour la lui rendre pénible à sup-
» porter ? irai-je, pour assurer mon
» bonheur aux dépens du sien, lui
» rappeler la reconnaissance qu'il
« doit à mon service ? Malheureux!
» pourquoi n'ai-je point trouvé en
» Italie une mort glorieuse? Demain
» avec le jour Laurentio répondra
» au défi d'Archambaud ; il com-
» battra, il périra peut-être, pour
» une femme qui lui préfère un ri-
» val ; et moi, indigne ami, peut-être
» oserai-je me réjouir de son tré-
» pas..! Lautrec, qu'as-tu dit ? Non,

» ton cœur n'est pas corrompu à
» ce point. Tu n'envies point la mort
» de ton ami : que dis-je ? la mort,
» pour cette cause, doit assurer celle
» de Lautrec. La tombe qui couvrira
» ses cendres doit aussi dévorer les
» miennes. O ciel ! que penserait-
» il, s'il apprenait mon amour ? son
» courage irrité pourrait... Oui, je
» le refuserais ce combat exécrable;
» je puis périr de sa main, mais non
» l'immoler !... où me cacher ? où
» trouver un refuge ?

» Dans mes bras, Lautrec, lui
» dit Léonora ; il faut que la rai-
» son remplace l'amour.

» Vous ici, Léonora ? eh ! ve-
» nez-vous, par votre présence,
» ajouter à mes tourments ?

» Chevalier, le malheur vous

» aigrit. Je vous semble odieuse, » parce que je vous aime : mais » vous, quel nom pouvez-vous » donner à l'attachement qui cause » votre malheur?

» Laissez-moi, Madame, laissez-moi ; ma douleur n'a pas » besoin de vos conseils ni de vos » reproches. Ce n'est point le jour » où je perds mon amante que je » puis vous répondre.

» J'ai vu tes adieux, Lautrec ; » j'ai joui de votre commun désespoir. Tu as cru m'éviter en » fuyant l'Italie, mais j'ai volé sur » tes pas ; je n'ai point voulu que » tu pûsses m'échapper. Ingrat ! si » tu le veux, rejète mon amour, » mais du moins crains ma vengeance. Ne pense point que je

» laisse en repos ni toi ni ta Clé-
» mence ; l'héroïsme peut s'étein-
» dre dans votre cœur, mais non
» la colère dans le mien. Cepen-
» dant je suis déjà à moitié ven-
» gée : tu trahis ton ami ; tu brûles,
» et tu désires encore son amante ;
» elle t'aime toujours (Lautrec a
» frissonné). Tes remords de-
» viènent les instruments de ma
» fureur.

Alphonse ne lui répondit point. L'horreur que lui inspirait Léonora, lui donna de nouvelles forces pour la fuir : il se leva, et sans daigner jeter un regard sur elle, s'éloigne. Son fidèle coursier l'avait suivi ; il s'en approche, le monte, et, plongé dans sa rêverie, il ne s'apperçut point que le

bon animal reprenait le chemin du palais de Lautrec.

Le lecteur doit s'étonner de la brusque apparition de la comtesse. Après le départ de Lautrec, Léonora, malgré ses efforts, ne put commander à son impérieuse passion : elle fut contrainte, pour obéir à son cœur, de suivre le jeune français ; elle l'atteignit sans peine. Contraint de régler sa marche sur celle de ses compagnons d'armes, il ne pouvait aller aussi vîte que le souhaitaient ses impétueux desirs. Léonora, sans se montrer, le précéda, ou le suivit toujours depuis les frontières de l'Italie, jusqu'aux murs de Toulouse où elle arriva comme lui. Déguisant son nom et sa nais-

sance, Léonora voulait, sans éveiller les soupçons, épier la conduite de Lautrec, surprendre ses secrets, et surtout connaître la rivale qu'il lui donnait. Elle avait suivi Lautrec lorsque, le lendemain de son arrivée, il avait couru auprès de son Élaïs. La comtesse, cachée dans l'épaisseur du bois, put contempler cette beauté redoutable qui causait son malheur. Elle la vit et frémit à cette vue. Elle voulut la connaître : ses premières informations lui apprirent le nom et le rang de Clémence. Ignorant la passion de Laurentio pour cette belle Toulousaine, ce ne fut point de ce côté qu'elle dirigea ses menées. Elle revint désespérée, n'ayant encore rien décidé, et ne sachant

de quelle manière empoisonner un amour dont elle connaissait la violence. Le lendemain Lautrec partit avec le jour. Léonora, promptement instruite, se hâta de voler sur ses traces. Cette fois elle fut plus heureuse. L'agitation, la douleur des deux amants ne leur permit point de s'occuper des êtres qui ne leur importaient guère. Léonora entendit tous leurs discours : elle fut avec joie le témoin de leur douleur ; mais elle craignit que leur vertu ne succombât. Ce fut alors qu'elle se montra à Alphonse ; elle fit cette démarche sans trop la réfléchir, poussée par son cœur qui rarement consultait la raison trop précautionneuse. Sous le voile, elle eût pu agir avec plus d'assurance.

Connue maintenant, elle avertissait Lautrec d'être en garde. Mais qui peut toujours se commander ? Alphonse se plaignait : le découragement, le besoin de se distraire d'une flamme malheureuse, pouvait ouvrir son cœur à d'autres impressions. Elle se trompa. Elle ignorait qu'un grand sentiment ne change point ainsi. Elle voulut consoler Lautrec ; elle le révolta.

En rentrant dans Toulouse, elle cessa de garder l'*incognito*. Elle prit une suite brillante, sa maison fut montée avec grandeur ; bientôt il ne fut plus question que de la superbe italienne. Ce n'était point tout ce qu'elle desirait ; elle voulait être aimée de Lautrec ; elle voulait au moins le séparer de sa maîtresse.

CHAPITRE VIII.

Ce fut dans son palais que Clémence reprit un peu de calme; ses idées se placèrent avec suite dans son esprit; elle comprit qu'il fallait qu'un sentiment bien impérieux dominât son Gérard (c'est le nom qu'elle aimait à lui donner), pour qu'ileût agi ainsi. Mais elle ne pouvait se fixer sur rien; la prompte fuite de Lautrec la désespérait: cependant elle connaissait son nom; elle était plus tranquille depuis qu'elle était sûre qu'il pouvait prétendre à sa main. Plongée dans ses pensées, elle ne cherchait point du tout à se distraire, lorsqu'on lui

annonça l'arrivée de son père et du sire de Varicléry. Elle tressaillit ; mais elle essaya de se préparer à soutenir une fatale entrevue, qu'elle ne pouvait éviter. Elle se rappela alors la noblesse des sentiments de Laurentio, et son cœur blessé devint un peu plus tranquille.

Le comte Isaure entra le premier ; Laurentio le suivait les yeux baissés ; malgré sa fortune, sa naissance, sa valeur, sa renommée ; ce n'était qu'en tremblant qu'il osait s'approcher de Clémence. Modeste autant qu'illustre, combien il ressemble peu à la foule des chevaliers modernes ! » Ma fille, dit le » vieux Isaure, voilà mon fils que » je te présente ; il veut ton bonheur ; » il te chérit ; soyez unis ensemble,

» et puisse votre hymen fortuné
» jeter des fleurs sur ma vieillesse!
» Clémence, à ton âge on peut
» tout à la fois aimer et la poésie
» et un loyal chevalier; il est temps
» que tu mettes un terme à ton in-
» différence. Il tarde à nos Mé-
» nestrels que tu connaisses la
» tendresse, pour savoir encore
» mieux apprécier leurs chants.
» Jeune homme, dit-il se tournant
» vers Laurentio, je vous laisse
» avec votre épouse; heureux si
» vos soins peuvent enfin toucher
» son cœur! » Il dit et se retire en regardant Varicléry, qui, un genou en terre devant sa belle, attendait en silence son arrêt. » Comte,
» lui dit Clémence toute émue,
» relevez-vous et écoutez-moi.

» Madame, allez-vous encore
» me refuser sans sujet ?

» Ecoutez-moi, vous dis-je, sei-
» gneur Laurentio. Que je voudrais
» pouvoir couronner votre cons-
» tance ! Le ciel m'est témoin des
» vœux sans nombre que je ne cesse
» de former pour votre bonheur ;
» mais si c'est à ma main que vous
» persistez à l'attacher, je dois
» vous dire qu'il m'est impossible
» de me rendre à vos desirs.

» Ah ! Madame, que je suis à
» plaindre ! et comment ai-je pu
» faire pour vous contraindre a haïr?

» Je ne vous hais point, Lauren-
» tio, je vous estime ; et si l'amour
» ne m'était déjà connu, je ne doute
» point que votre mérite, ne me le
» fît connaître.

» Vous aimez ?.....

» Oui, seigneur, et voilà la cause
» de mes refus et de ma prétendue
» indifférence. Long-temps j'ai
» caché dans mon sein la flamme
» qui le dévorait; je ne connaissais
» mon amant que par la tendresse
» que je lui portais, quoique absent
» il n'en fut pas moins chéri, et de
» retour il prétend m'obtenir. Il
» ignorait mon rang; j'ignorais le
» sien ; maintenant que je connais
» sa naissance, je ne peux résister
» à mon penchant.

» Eh ! de grâce, dit Laurentio
» consterné et déjà frappé d'une
» pensée foudroyante, quel est
» son nom? faites-le moi connaître,
» ou plutôt dérobez-le moi ; je
» crains de nouvelles infortunes ;

» je crains, en perdant l'espoir, de
» tout perdre à la fois.

» Je connais la générosité de
» Laurentio ; je ne craindrais point
» de me confier à lui. L'amant
» que j'aime est Alphonse de Lau-
» trec.

» Alphonse ! ô ciel ! Alphonse !
» Ah ! madame, vous ne connaissez
» point tout le mal que vous m'avez
» fait. Perfide ami, ainsi tes
» fausses confidences cherchaient à
» me donner le change ; tu voulus
» me tromper ; tu mourras !

» Laurentio !.....

» Qu'ai-je dit ? insensé, coupable
» Laurentio, tu pourrais immoler
» Lautrec ? Tu lui dois la vie, et
» c'est la sienne que tu veux lui
» arracher ! O sainte amitié, par-

» donne-moi un égarement dont
» je pleurerai long-temps la fureur!
» Ah ! Laurentio , si vous con-
» naissiez le désespoir de cet ami
» que vous accusez , si vous aviez
» vu ses larmes, ses remords, quand
» il a appris que j'étais Clémence!
» Lui, des remords! et quels sont
» ses crimes ? Vous aimai-je avant
» lui ? connaissait-il votre nom ?
» Lautrec , des remords ! Eh c'est
» à moi qu'ils appartiènent. Trou-
» badour , devais-je aimer ; ne sa-
» vais-je point déjà combien était
» cruelle cette flamme qui tou-
» jours m'a rendu si malheureux!
» Pauvre Alphonse! tu t'accuses, tu
» souffres , et je ne suis point près
» de toi , et je ne te dis point que
» je ne puis t'en vouloir , malgré

» que tu portes le désespoir dans » mon âme.

» Noble Laurentio, Clémence » vous admire ; mais il faut ajouter » à votre grandeur : courez vers » Lautrec, et versez sur son cœur » malade le baume consolant de » l'amitié.

» Oui, je vais où mon devoir » m'appèle. Mais, Madame, que » dire à votre respectable père ? » comment lui apprendre que je » ne puis être son fils ?

» Nous lui dirons tout; il vous ad- » mirera, et j'attends mon pardon » de sa tendresse. » Elle tendit, en achevant ces mots, sa main à Laurentio ; il se précipita dessus, la couvrit de ses larmes, et se retira navré de douleur.

NOTES.

(1) Toulouse, ville capitale du Languedoc, fut bâtie par les Tectosages, qui la fondèrent non loin de la place qu'elle occupe aujourd'hui. Les Visigoths la conquirent sur les Romains et en firent le siége de leur empire. Clovis, roi des Francs, ayant battu *Alaric*, roi de Toulouse, s'empara de cette ville, qu'il réunit à son royaume en 506. Les successeurs de Charlemagne y établirent des ducs, marquis et comtes, qui gouvernèrent d'abord au nom des monarques français, et qui finirent par se rendre indépendants. Ils conquirent bientôt presque tout le Languedoc, que l'on appelait aussi alors Gothie, Septimanie et Occitanie. Leur souveraineté s'étendit dans la Provence, la Guyenne, l'Auvergne. Vers l'an 850, les

Raymond, dont le premier se nommait Isaure Torcin, commencèrent leur règne. Presque tous furent de grands hommes. Entre eux on distingue Raymond IV, que le Tasse a célébré dans son poème de la Jérusalem délivrée. Ce Raymond, surnommé St.-Gilles, secourut Alphonse IV, roi de Castille, dans les guerres qu'il eut contre les Maures. Alphonse, pour récompenser le comte de Toulouse, lui donna en mariage sa fille Elvire. Raymond partit pour la croisade en 1096, à la tête de cent mille hommes, nombre prodigieux qui prouve l'étendue de sa puissance. Il acquit dans l'Orient une réputation qui balança celle de Godefroi de Bouillon. Après la prise de Jérusalem, les Croisés se réunirent pour lui offrir la couronne, et Raymoud, prince désintéressé, la refuse. Godefroi, moins magnanime, l'accepte, et se brouille avec Raymond. Celui-ci toujours agissant en héros, n'en aide pas moins Bouillon à gagner la fameuse ba-

taille d'Ascalon. Ensuite il part; et, digne des siècles de la chevalerie, il va à la tête de quatre cents de ses chevaliers soumettre plusieurs villes qu'il érige en principauté. Ayant bâti une forteresse qu'il nomma le mont Pélerin, il y établit sa demeure et y mourut vers l'an 1105, laissant après lui une mémoire illustre, anoblie par ses vertus et ses victoires.

Son fils, Alphonse Jourdain, lui succéda. Digne en tout de son père, il marcha sur ses traces. Après avoir soutenu ses droits en Europe, il partit pour la Terre-Sainte. Guillaume de Tyr parle ainsi de lui : « Alphonse, comte de Toulouse, fils » du comte Raymond l'ancien, qui se dis- » tingua tant dans la première croisade, » arriva au port d'Acre peu de temps » après l'empereur Conrad. Ce prince » était très-recommandable par son pro- » pre mérite; mais il l'était encore davan- » tage par la mémoire de son père. Il prit » ensuite la route de Jérusalem, pour y

» rendre grâces à Dieu de son heureuse
» arrivée, et mourut, dit-on, du poison
» qu'on lui donna peu de jours après son
» débarquement. »

L'auteur des Gestes du roi Louis le jeune parle de cet événement à peu près dans les mêmes termes. Il dit que la bonne opinion que les Chrétiens de la Terre-Sainte avait d'Alphonse, était fondée tant sur ses qualités naturelles que sur ses belles actions, qui rendaient en sa faveur un glorieux témoignage. Il ajoute qu'après avoir débarqué à Acre, il fut empoisonné dans le souper qu'on lui servit la première nuit de son arrivée. Divers bruits se répandirent sur sa mort. On accusa la reine de France Éléonore, qui voulut ainsi se venger de ce qu'Alphonse lui détenait le comté de Toulouse, sur lequel elle avait d'injustes prétentions. D'autres attribuent ce crime à la reine de Jérusalem. Cette reine, appelée Mélisende, partageait le gouvernement du royaume de

Jérusalem avec le roi Baudoin III, son fils. On ignore le motif qui put la porter à commettre un si noir attentat. Alphonse mourut en 1148, âgé de quarante-cinq ans.

Ses deux fils, Raymond V et Alphonse II, se partagèrent ses états. Raymond régna à Toulouse, Alphonse dans la Provence. Sous Raymond V, les Albigeois furent condamnés, comme nous l'avons dit dans notre Précis historique. Le comte de Toulouse, prince tolérant, voyait avec assez d'indifférence l'accroissement de l'hérésie. Il mourut vers l'an 194. Gervais de Tilberi, historien du temps, assure qu'il se rendit aussi recommandable par ses exploits militaires que par sa prudence, son affabilité et sa grandeur d'âme. « Égal aux rois, ajoute-t-il, « et supérieur aux ducs et aux comtes, il » soutint pendant très-long-temps la » guerre contre Henri II, roi d'Angle- » terre, et contre Raymond Bérenger, » comte de Barcelonne, qui ne cessèrent

» de le harceler. Il fut toujours vainqueur
» de ces princes, parce qu'il prévint si
» bien par sa sagesse les desseins qu'on
» formait contre lui, qu'il les fit tous
» échouer. Dans le temps même qu'il pa-
» raissait devoir succomber et être hors
» d'état de résister à ses ennemis qui
» étaient les plus forts, il leur enlevait la
» victoire par son génie et sa dextérité. »

Raymond VI monta sur le trône, et les malheurs assaillirent ce prince illustre. Adoré de ses sujets, il fut l'objet de l'envie de tous les souverains. On prit contre lui le prétexte d'une croisade, formée dans le prétendu dessein de convertir les hérétiques, et qui n'avait d'autre but que de diminuer la puissance des comtes de Toulouse. Personne n'ignore l'issue de la guerre des Albigeois, les injustices des Croisés et la magnanimité de Raymond, héros infatigable. On le vainquit; mais on ne put jamais l'abattre. Il eut dans ses revers la douce joie de voir l'amitié que lui

portait les Toulousains. Trois fois subjugués par le chef des Croisés, Simon de Montfort, ils se révoltèrent contre lui en faveur de leur légitime souverain. Montfort, pour la troisième fois, forme le siége de Toulouse; il y est tué. Son fils, qui lui succéda, perdit successivement toutes ses conquêtes. Raymond VI mourut bientôt après, laissant un grand exemple des vicissitudes de la fortune.

Son fils, Raymond VII, avait aidé à son père à recouvrer ses états; il sut les défendre contre les attaques d'Amaury et de Louis VIII, auquel le jeune Montfort avait vendu ce qu'il ne pouvait plus défendre. Enfin un traité solennel termina cette lutte sanglante. Il y fut stipulé que Raymond donnerait sa fille Jeanne de Toulouse en mariage au frère du roi Saint-Louis, et que ces deux époux hériteraient conjointement du comté de Toulouse, si Raymond mourait sans enfants mâles. Il termina sa vie à Milhaud, en Rouergue,

le 27 de septembre de l'an 1249. Voici comme s'exprime à son sujet le judicieux dom Vaissette, historien du Languedoc : « Raymond VII, comte de Toulouse, » était en effet un prince qui méritait » bien les regrets de ses sujets; car quoi- » qu'il ne fût pas sans défauts, ses vertus » étaient cependant bien supérieures. Il » était doux, affable, libéral, magnifique; » il ne manquait ni d'esprit ni de juge- » ment; il avait donné des preuves écla- » tantes de sa valeur dans les différentes » guerres qu'il avait eues à soutenir dès sa » jeunesse, soit pour conserver et recou- » vrer le patrimoine de ses ancêtres, soit » pour secourir ses alliés, soit enfin pour » venger ses querelles particulières. Il fut » un des plus braves capitaines de son » temps. On le loua de sa circonspection, » mais on l'accusa aussi de légèreté et » d'imprudence dans sa conduite, et de » variation dans la poursuite des héré- » tiques, qu'il ménageait trop, dit-on,

» dans un certain temps, et qu'il pour-
» suivait dans d'autres avec un zèle ou-
» tré. Il est vrai que dans le commence-
» ment de son gouvernement, il ne les
» réprima pas avec assez de vivacité, sui-
» vant les desirs de la cour de Rome et
» des ecclésiastiques, qui tous deman-
» daient qu'il les exterminât sans miséri-
» corde : mais aussi les mêmes ecclésias-
» tiques furent-ils très-contents de lui du-
» rant les dernières années de sa vie ; car
» il tint alors une conduite uniforme à
» l'égard des hérétiques, et ne négligea
» rien pour en purger ses états. Du reste,
» quelque conduite qu'il ait tenue envers
» eux, sa foi personnelle ne fut jamais
» suspecte, et il fit toujours une profes-
» sion ouverte de catholicité. »

Jeanne, sa fille, lui succéda, n'ayant point eu d'enfants de son mariage contracté avec Alphonse, frère de Saint-Louis. Le comté de Toulouse, après leur mort, fut possédé en 1271 par Philippe-

le-Hardi, roi de France, mais il ne fut entièrement réuni à la couronne que sous le règne du roi Jean en 1301. Toulouse conserva une grande partie de ses priviléges en passant sous la domination royale. Elle garda le droit d'élire ses capitouls annuels. Le nombre de ces magistrats varia; ils furent enfin fixés à huit. Fidèle à Charles VII, Toulouse le soutint contre les Anglais, lorsque ceux-ci s'emparaient du royaume sous le règne de Charles-le-Simple, son père.

Dans le seizième siècle, Clémence Isaure relève les jeux floraux, anciennement fondés, comme on a pu le voir dans le premier volume de cet Ouvrage. Bientôt Toulouse cesse de nouveau de s'occuper des Muses, et la guerre civile naquit dans son sein. Les Huguenots cherchèrent à s'emparer de la ville. Après trois jours de combat, ils en furent chassés. Les Catholiques triomphants, par de sanglantes exécutions souillèrent leur victoire. Ils

s'excusèrent en dévoilant les excès commis par les Protestants. Quelque temps après, la ligue s'élève. Toulouse, rebelle alors, assassine le premier président de son parlement, et déclare la guerre à son roi. Nous nous arrêtons un moment pour rapporter en abrégé le récit de cet événement funeste.

Pareils aux seizes (*), Toulouse avait dix-huit factieux qui soufflaient dans tous les esprits le feu de la rébellion. Duranti, magistrat digne de son rang, soutenait seul l'autorité royale. Un conseil de rebelles se forme dans l'hôtel de ville; il l'apprend, rien ne peut l'arrêter, il y court. Sa fermeté, pendant trois séances, en impose au peuple. Le troisième jour, on élève une nouvelle question, tendante à se soustraire à l'obéissance due au monarque. Deux factieux, l'un nommé Tour-

(*) Paris fut gouverné pendant la ligue par seize rebelles, qui usurpèrent l'autorité.

nier, et l'autre Chapelier, veulent enlever le portrait du roi, placé dans la salle. Duranti et Daffis, son beau frère, avocat général, s'élèvent avec force contre une pareille proposition, et soutiènent les droits du roi avec beaucoup de courage. Duranti obtient enfin que l'on s'en rapportera à la décision du parlement. Daffis, qui désespère de calmer ce peuple mutiné, se retire et sort de Toulouse.

Le parlement s'assemble; la diversité des opinions contraint Duranti à rompre la séance. Duranti se retire; les ligueurs, qui ont résolu de l'assassiner, dès qu'il est monté dans son carrosse, l'assaillissent, armés d'épées et de hallebardes. Le carrosse en est percé. Le premier président sauve sa vie en s'accroupissant dans le milieu de sa voiture. Cependant le cocher pousse les chevaux à toute bride; déjà il arrive auprès de l'hôtel de Duranti, lorsqu'une des roues du carrosse heurte contre la margelle d'un puits avec tant de force

qu'il en est renversé. Duranti, obligé de descendre, se réfugie à l'hôtel de ville, où il demeure cinq jours. Ses amis le fuient, les sujets fidèles au roi se cachent. On ferme les boutiques, on tend les chaînes; on se barricade; tout est en alarme, et la Discorde souffle ses fureurs dans tous les esprits.

Le parlement, composé généralement de factieux, ordonna le 1er février 1589, que Duranti serait transféré au couvent des Jacobins, où on le renfermerait. Il fut obligé de s'y rendre ce jour-là même, accompagné des évêques de Castres et de Comminges, qui s'étaient rendus cautions que la populace ne lui ferait aucune insulte en chemin, de deux capitouls et d'une troupe de satellites. On établit à la porte un corps de garde, avec ordre de ne permettre à personne de le voir, pas même à sa fille unique. On permit seulement à Rose de Cautel, sa femme, et à deux de ses domestiques, de se renfermer avec

lui, sous la condition de ne pas sortir et de ne parler à personne. On fit une recherche exacte dans sa maison et on fouilla tous ses papiers; mais on ne put découvrir rien qui lui fût préjudiciable.

Les factieux ayant résolu de se défaire de ce magistrat, qui leur faisait ombrage, et voyant qu'ils ne pourraient exécuter que difficilement leur pernicieux complot chez les Jacobins, proposèrent de le transférer dans la grosse tour de Saint-Jean, comptant que le peuple se jèterait sur lui dans la marche et le tuerait; mais étant tombé malade, il ne fut pas en état d'être transporté. Sur ces entrefaites, on intercepta, le 7 février, des lettres que l'avocat général Daffis écrivait à Bordeaux pour demander du secours. On envoya aussitôt enlever ce magistrat de sa maison de campagne, on le conduisit aux prisons de la conciergerie et on l'interrogea. Il soutint dans sa réponse qu'il n'a fait que remplir les fonctions de son ministère en écrivant

ces lettres; et comme il y était marqué que le premier président n'était pas encore mort, les conjurés prènent la résolution de le faire mourir incessamment, de crainte qu'il ne s'évade et qu'il ne renverse leurs desseins. Le vendredi 10 février, vers les quatre heures du soir, des assassins apostés, suivis d'une vile populace, ardente dans tous les temps à commettre le crime, à laquelle on avait fait entendre que Duranti avait conspiré pour remettre la ville de Toulouse entre les mains des hérétiques, se rendent devant la porte des Jacobins : ils tentent d'abord de l'enfoncer; mais n'ayant pu y réussir, ils y mettent le feu et entrent librement dans le couvent, sans que les gardes, qui étaient d'intelligence avec eux, fassent aucune résistance. Chapelier, l'un des chefs des factieux, aborde alors le premier président et lui dit que le peuple le demande. Duranti se met aussitôt à genoux, prie un instant avec ferveur, et voyant qu'il allait

mourir, il prend congé de sa femme avec des termes pleins de fermeté, de courage et de soumission à la volonté de Dieu. Chapelier l'entraîne avec violence sur la porte qui venait d'être brûlée, et dit au peuple : *Voilà l'homme!* Parodie sacrilège! « Oui, ajoute Duranti, qui était » en robe et qui parut avec un air tran- » quille; oui, me voici : mais quel est » donc le grand crime que j'ai commis » qui puisse m'attirer une haine aussi im- » placable que celle que vous faites pa- » raître contre moi? » Ces paroles, prononcées avec fermeté et d'un ton grave, arrêtent pour un instant la fureur du peuple, et un reste d'autorité, répandu sur le visage de Duranti, soutenu du témoignage intérieur de sa conscience, fait qu'on garde pendant quelque temps un silence profond; enfin un des séditieux lui ayant tiré un coup de mousquet, l'atteint au milieu de la poitrine et le renverse, tandis que ce magistrat, levant les yeux au

ciel, demandait pardon à Dieu pour ses assassins. Aussitôt le peuple en fureur se jetant sur lui, le perce d'une infinité de coups; et après avoir assouvi sa rage sur son corps, on l'attache à une corde par les pieds et on le traîne ainsi tout ensanglanté jusqu'au milieu de la place Saint-Georges, au bas de l'échafaud de pierre où l'on avait coutume d'exécuter les criminels. Comme il n'y avait point de potence dressée, on met le cadavre debout, on l'attache au pilori, où il resta exposé toute la nuit; on pendit derrière lui le portrait de Henri III : il est en butte aux plus vils outrages. On dit à Duranti: « Le roi t'était » si cher, te voilà avec lui!!! »

Aussitôt après cette sanglante exécution, les assassins, suivis du peuple, accourent à la conciergerie, et ayant fait sortir avec violence l'avocat général Daffis de la prison, se jettent sur lui, le massacrent impitoyablement et laissent là son corps; en même temps on met la mai-

son du premier président au pillage. On regretta surtout une riche bibliothèque que Duranti avait formée avec beaucoup de soin et de dépense, et dans laquelle il y avait plusieurs ouvrages manuscrits.

Ce n'était pas encore assez; le peuple furibond court à l'hôtel de ville, et ayant arraché de sa place le portrait du roi, qui était dans l'une des salles, l'attache à une corde et le traîne dans les rues, en criant, comme s'il l'avait mis à l'encan : *A cinq sous le portrait du roi tyran, pour lui acheter un licou!* Le lendemain, l'un des capitouls fit mettre le corps de Duranti dans un drap, avec le portrait du roi, et le fit porter, sans autre cérémonie, aux Cordeliers du grand couvent, où il fut inhumé.

Tel est le récit de la mort tragique du premier président Duranti, magistrat qui se rendit aussi recommandable par l'intégrité et la gravité de ses mœurs, que par sa fidélité envers son roi et son amour

pour l'état. *Dom Vaissette, Histoire du Languedoc.*

Toulouse continua à se maintenir en état de rébellion; elle se soumit enfin, et le repentir de ses habitants expia leurs crimes: depuis lors, Toulouse n'a plus été le chef-lieu des séditions; elle demeura fidèle à ses souverains. Ce fut dans ses murs que fut exécuté le fameux connétable de Montmorency; il périt victime de ses erreurs et de la haine du cardinal de Richelieu. A l'époque de la révolution, Toulouse a perdu ses magistrats annuels, son parlement, ses universités et ses académies. Depuis l'avénement de l'Empereur, elle reprend quelque lustre, et l'on cherche à rallumer dans son sein l'amour des arts qu'elle a conservé si long-temps

Toulouse est placée sur la Garonne : cette rivière la divise en deux parties inégales, qui sont rejointes par un pont magnifique, ouvrage du célèbre Mansard. On admire dans cette ville *le Capitole* (*voyez*

la note 19), les églises, les quais, les promenades, les canaux, les bibliothèques et le musée. Parmi les églises se distingue celle de Saint-Sernin, bâtie par Saint-Exupère, évêque de Toulouse, et ses successeurs. Ce temple immense, bâti en forme de croix, a cinq rangs de nef : il y a une église supérieure et une inférieure, où sont déposés un grand nombre de corps de martyrs et d'autres saints. Celle de Saint-Etienne, qui ne le céderait en magnificence à aucune autre, si la nef était terminée : le chœur est un des plus beaux de France, tant par l'élévation et la hardiesse de sa voûte que par les ornements qui le décorent. On peut citer encore celles de la Daurade, des Jacobins et des Cordeliers. Les quais, bâtis en grande partie par les soins du cardinal de Brienne, portent son nom. Les promenades sont en grand nombre : on admire surtout celle qui porte le nom de Boulingrin ; les arbres qui l'entourent sont d'une rare beauté. Le

Jardin royal, planté de tilleuls, le cours Dillon, les allées de la Patte-d'Oie et plusieurs autres contribuent à embellir la capitale des Tectosages. Le Canal royal, dont nous donnerons la description dans le volume suivant, est une des merveilles du siècle de Louis XIV. Le cardinal de Brienne, pour la commodité de la navigation, en a fait creuser un autre qui parcourt aux environs de la ville une étendue assez considérable. Les bibliothèques, autrefois plus nombreuses, sont maintenant celle de la Ville et celle du Clergé; la salle de cette dernière est très-belle; les livres sont bien choisis; elle est due aux soins de M. l'abbé d'Héliot et de M. de Brienne. Dans celle de la ville, entre autres ouvrages précieux, on remarque un manuscrit des quatre évangélistes, vulgairement connu sous le nom des Heures de Charlemagne, et un Euripide grec chargé de notes écrites de la main du grand Racine. Le musée, formé des dé-

pouilles révolutionnaires, renferme de grandes richesses en tableaux; aucune ville de province ne possède une pareille collection.

Avant la révolution, on comptait à Toulouse trois académies, celle des Jeux floraux, celle des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, établie par lettres-patentes en 1746, et celle de Peinture, Sculture et Architecture, érigée en 1750. Ces institutions viènent d'être rétablies. Toulouse a vu naître plusieurs grands hommes, dont elle s'honore, tels que Théodoric, roi des Visigoths, les Raymond, Bertrandi, garde des sceaux, Duranti, le célèbre Cujas; Pibrac, connu par son éloquence et ses quatrains; Campistron, auteur tragique; le poète languedocien Goudouli; plusieurs Troubadours, etc.

La population de cette ville est d'environ cinquante mille âmes; les habitants sont aimables, aiment les arts, les sciences et s'y distinguent; le sang y est générale-

ment beau. Emule de Paris pour la galanterie, Toulouse, de tout temps, fut célèbre pour l'amour que l'on y porte aux belles.

Cette antique cité mérite d'obtenir un regard du gouvernement pour lui faire reprendre son ancien lustre.

(2) Clémence Isaure. *Voyez* l'Histoire des jeux Floraux dans le premier volume.

(3) Toulouse doit une partie de sa gloire aux seigneurs qui surent l'illustrer. Ces races généreuses existent encore presque toutes; celles que j'ai citées sont au nombre des plus fameuses : il en est d'autres dont je n'ai point parlé, qui ne leur cèdent en rien.

(4) *Voyez* l'Histoire des Troubadours au premier volume, *page* 120.

(5) La maison de Lautrec remonte aux comtes Raymond; elle doit son origine à un frère d'un de ces souverains;

elle subsiste encore à Rabastens, aux environs de Toulouse.

(6) La Normandie, province française, autrefois appelée Neustrie, tire son nom des peuples du Nord, qui s'y sont établis en 912. En allemand, *Nord-mann*, signifie homme du Nord. Ces peuples, sortis de la Norwège et du Danemarck, après avoir fait des ravages incroyables en France aux neuvième et dixième siècles, se fixèrent dans la Normandie, que Charles-le-Simple céda à Rollon, leur chef, à titre de duché relevant de la couronne, en l'engageant à se faire chrétien et en lui donnant sa fille Giselle en mariage; les descendants de Rollon possédèrent ce duché. Guillaume-le-Conquérant, l'un d'eux, devint roi d'Angleterre en 1066; depuis ce dernier, la Normandie fut plusieurs fois possédée par des princes, qui étaient en même temps rois d'Angleterre et ducs de Normandie; mais en 1204,

Philippe-Auguste se rendit maître de cette province, en conséquence de la sentence des pairs qui avaient condamné Jean-sans-Terre à perdre tout ce qu'il possédait dans le royaume de France, pour le punir d'avoir assassiné Artus, son neveu.

Cette province est une des plus considérables et des plus riches du royaume. Rouen, située sur la Seine, en est la capitale. *Géographie de Lacroix.*

(7) Le Languedoc fut autrefois appelé Gothic-Septimanie et Occitanie; il était habité par des peuples nommés Volces, qui furent soumis par les Romains vers l'an de Rome 634. Les Romains envoyèrent des colonies dans le Languedoc; ils y bâtirent plusieurs villes, en décorèrent plusieurs autres et leur donnèrent leurs lois et leur religion. On admire encore les arènes, la maison carrée de Nîmes et le beau pont du Gard. Le christianisme s'établit dans cette

province vers l'an 180 de notre ère : elle fut subjuguée successivement par les Vandales, les Alains, les Suisses et les Allemands; enfin, les Visigoths choisirent Toulouse pour la capitale de leur royaume vers l'an 418; elle fut tour à tour la proie des Français, des Visigoths, des Arabes, conquérants de l'Espagne; enfin, Pepin-le-Bref, roi de France, conquit la Septimanie en 749. Ce fut vers l'an 850 que les Raymond secouèrent le joug que leur avaient imposé les successeurs de Pépin : ils se rendirent indépendants, et sous leur domination, le Languedoc parvint à son plus haut point de splendeur. (*Voyez* les notes sur Toulouse.)

Les productions du Languedoc sont nombreuses et variées; il fournit avec abondance du blé, du vin, de l'huile, du millet ou maïs. Il renferme des mines de fer, de plomb, de cuivre, d'étain, de jais, de vitriol, de bitume, d'antimoine, de soufre, de charbon de terre; d'im-

mensès et riches carrières de marbre et de pierre; des eaux minérales en grand nombre, telles que celles de Barrège, des deux Bagnères, d'Ussat, de Saint-Sauveur, d'Alais, de Lodève, de Balaruc, de Vendre, etc. etc. L'Arriège, le Gardon et le Tarn roulent des paillettes d'or. Les principales rivières qui arrosent cette belle province sont la Garonne, le Rhône, l'Aude, l'Héraut, le Tarn, l'Orbe et l'Arriège. Dans les montagnes de Castres, on trouve des mines de turquoises qui ne sont point inférieures à celles d'Orient; les monts Pyrénées, les Cévennes, bornent ou traversent le Languedoc. Ses principales villes sont Toulouse, Albi, Castres, Carcassonne, Narbonne, Béziers, Montpellier, Nîmes, le Puy, etc. etc.; autrefois on comptait vingt-un évêchés et trois archevêchés dans la province du Languedoc.

(8). Aimeri de Péguillain était fils d'un marchand de Toulouse: il dut son élévation à son génie; il fut fait chevalier par

Alphonse, roi de Castille. Le Troubadour aimait une bourgeoise, sa voisine, dont le mari, dévoré par la jalousie, l'insulta un jour de manière à le déshonorer; il se vengea en blessant le jaloux d'un coup d'épée à la tête. Obligé de s'éloigner de Toulouse, il passa en Catalogne. Pendant son séjour en Espagne, le mari qu'il avait blessé s'en alla en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Aimeri le sut; il résolut aussitôt de se rapprocher de sa maîtresse; l'aveu qu'il en fit au roi de Castille, après en avoir obtenu son congé, loin de déplaire à ce prince, le rendit plus généreux envers le poète. Outre les équipages dont il l'avait déjà fourni, Alphonse lui donna une escorte pour le garantir de tout danger.

Ce que Péguillain avait le plus à cœur, c'était d'arriver inconnu à Toulouse et de descendre chez la bourgeoise qu'il aimait tant; il confia son secret à ses compagnons, les priant de le servir : tout fut

bientôt concerté entre eux. On n'imaginerait pas l'expédient par lequel il réussit dans son dessein.

Des gens de sa suite, chargés de la commission, le devancèrent à Toulouse; ils vont dire à cette femme qu'un parent du roi de Castille, faisant un pélerinage, est tombé malade et desire loger dans sa maison. Sa réponse est telle qu'on l'espérait. Péguillain arrive de nuit, se couche dans un bon lit qu'on lui avait préparé; le lendemain il envoie prier la bourgeoise de venir le voir : elle vient, elle reconnaît son amant. « Quoi ! c'est vous, Aimeri ! » comment avez-vous pu entrer à Tou- » louse ? » Il répond que l'amour a été son guide, et raconte le stratagème qu'il a employé pour la rejoindre : sa belle, touchée de ce récit, ne lui disputa pas longtemps la victoire.

Aimeri vivait du temps de la guerre des Albigeois : il chanta le vaillant comte Raymond.

(9) *Pierre Vidal*, né avec le talent qu'exige la poésie, et joignant une belle voix à l'imagination la plus vive, se jeta dans une carrière où alors le génie trouvait la fortune. Vidal, distingué des belles et des nobles seigneurs, se fit un nom dont l'éclat fut quelquefois terni par la singularité de son caractère; il épousa une grecque qu'il crut nièce de l'empereur d'Orient. Ce mariage l'éblouit à un tel point, qu'il pensa que l'empire grec devait être son partage; il se signala dans la Palestine par une foule de traits de bravoure : ses ouvrages, sa conduite, tout le fit sortir de la classe commune des Troubadours.

(10) Ossian, barde célebre de l'Ecosse, fils de Fingal, roi de Morven ou de Calédonie, nous a laissé une grande quantité d'ouvrages où se peint le génie. Elève de la nature, il est âpre comme elle; mais souvent elle inspire les sentiments qu'il

dépeint. Ses poésies ont été recueillies par Macpherson et traduites en français par Le Tourneur.

(11) Guillaume Figuera, toulousain. Les horreurs qu'avait produites la croisade des Albigeois, et dont sa patrie était encore la victime, le frappèrent si fort qu'il quitta le Languedoc et se retira en Lombardie. Ennemi des grands, qu'il fuyait par haine de la tyrannie, il ne voulut jamais fréquenter que les bourgeois et les gens du peuple; c'est de lui que sont les Fragments du sirvente contre la cour de Rome, que nous avons rapportés.

(12) Nat de Mons, Troubadour toulousain, vivait au milieu du treizième siècle.

(13) Gérard de Lamote, fameux Troubadour du douzième siècle, se distingua surtout par de charmantes pastourelles; il fut attaché aux comtes de Toulouse, et se plut à les chanter.

(14) Les seigneurs toulousains doivent principalement leur origine, soit aux familles originaires du pays, soit à celles qui suivirent les Montfort.

(15) Les armes de Lautrec étaient celles de Toulouse, qui depuis a ajouté aux siennes des fleurs-de-lis.

(16) Les Trincavel, alliés aux Raymond, régnaient à Carcassonne; le dernier fut dépossédé de son vicomté par Montfort, chef de la croisade formée contre les Albigeois. Carcassonne est une ville populeuse et commerçante; elle est baignée par l'Aude.

(17) Narbonne, ancienne capitale de la Gaule Narbonnaise, avait avant la révolution un archevêché, dont l'archevêque était président né des états du Languedoc. Narbonne, située dans une plaine, est souvent inondée pendant le temps des longues pluies; mais nombre d'agrémens

auraient dû faire trouver grâce pour cette ville devant quelques voyageurs qui jugent en passant.

(18) Béziers, située auprès la rivière d'Orbe, est une ancienne et belle ville, bâtie sur une montagne; la fertilité de son terroir a donné lieu au proverbe : *Si vellet Deus in terris habitare, Biterris.* Si Dieu voulait habiter sur la terre, il choisirait Béziers. Le massacre des habitants de cette ville est fameux dans l'histoire du Languedoc.

(19) L'hôtel-de-ville ou capitole a été bâti sur les ruines d'un capitole romain. Ce superbe édifice renfermait il n'y a pas long-temps une foule d'objets curieux, soit en tableaux, soit en antiquités. Une de ses salles, nommée la Salle des Illustres, contient tous les bustes des Toulousains qui ont su se faire une réputation, soit par leurs écrits, soit par leurs talents

quelconques, soit enfin par leur bravoure. Les principaux sont :

Antonius primus, sénateur romain, fameux par son courage et ses brillantes qualités. On lit sous son buste l'inscription suivante : *Antonius primus, Tolosæ natus, Romæ senatoriam dignitatem sub Nerone adeptus, Vespasiani partes contra Vitellium secutus, Româ captâ, oppresso Vitellio, orbis imperium, quod ipsi legionum favor offerebat, Vespasiano asserere maluit.*

Théodoric 1er, roi de Toulouse, vainqueur de Littorius, général romain, et d'Attila, roi des Huns, qu'il défit dans les plaines de Châlons, où Théodoric trouva la mort. Son inscription porte : *Theodoricus, Tolosæ rex, cum Littorium, Romanorum ducem, ad hujus urbis obsidionem proficiscentem debellasset et in triumphum duxisset, in campis catalaunicis Attilæ victor occubuit.*

Théodoric II, vainqueur des Espagnols,

fameux par ses qualités. Voici l'inscription qui le concerne : *Theodoricus II, Tolosæ rex, eximiè clarus clementiâ in suos, fortitudine adversùs hostes, justitiâ ergà omnes ; ad romanum imperium Avitum evexit ; debellatum in Hispaniâ Ricciarium intra ditionis suæ fines coercuit.*

Raymond et *Bertrand*, deux comtes de Toulouse.

Guillaume de Nogaret, si célèbre, connu de plus par son démêlé avec le pape Boniface. L'inscription dit : *Guillelmus Nogaretus, Tolosæ Bonifacium P. S. in Philippum IV, Galliarum regem, ferocientem, armis repressit. Idem regi à sigillis legum imperium asseruit ; bello et pace insignis.*

Benoît XII, souverain pontife.

Jean Pin, évêque de Rieux.

Jean de Nogaret, chancelier de France.

Arnaud Ferrière, habile jurisconsulte.

Cujas, flambeau de la jurisprudence. *Jacobus Cujacius : hic est cujus nudum*

nomen plus laudis complectitur quàm quælibet oratio potest. Ab academiâ Tolosanâ nunquam repulsam passus quod monitos jubeo, quos Papiri Massoni aut aliorum ab eo derivata calumnia in hanc sententiam traxerit; sciantque omnes, urbem nostram bonis et litteratis viris semper favere.

Dufour de Pibrac.

Duranti, dont nous avons rapporté la mort tragique.

Antoine de Paulo, grand-maître de Malte.

Guillaume Catel, historien de Toulouse.

De Fieubet, qui occupa si dignement les premières charges du parlement.

Goudouli, joyeux poète.

Campistron, connu par ses tragédies.

Antoine Rivals, peintre célèbre, etc. etc.

On conservait avant la révolution, dans le capitole, un manuscrit sur vélin, où étaient écrites, année par année, les

annales de la ville. On y voyait, en outre, les portraits de chaque capitoul et leurs armes peints en miniature; les cérémonies remarquables, telles que les entrées des princes et autres. Ce précieux ouvrage fut brûlé sur la place publique par ceux qui, en détruisant les monuments, croyaient détruire les souvenirs.

Dans une des cours de ce bel édifice fut décapité Anne de Montmorency, maréchal de France. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur rapportant les particularités de cet événement tragique, extrait de l'Histoire du Languedoc de dom Vaissette.

Henri de Montmorency, rebelle envers son souverain, et fait prisonnier au combat de Castelnaudary, fut conduit à Toulouse, où il arriva le 27 octobre 1632, escorté de huit compagnies de grenadiers. En arrivant aux portes de la ville, les mousquetaires du roi environnèrent le carrosse et le conduisirent à l'hôtel de

ville; les rues et les places étaient bordées de soldats des gardes françaises et suisses; on avait posté des corps de gardes en divers lieux de la cité. A l'arrivée du duc de Montmorency à l'hôtel de ville, le marquis de Brézé, sous la garde duquel il était, le remit entre les mains de Launay, lieutenant des gardes du corps, qui fut chargé de le garder avec vingt gardes du corps et cent suisses. Le duc de Montmorency descendit du carrosse, les yeux bandés. On avait grillé la cheminée de la chambre où il fut conduit, les fenêtres étaient murées et la porte garnie de grosses barres de fer. Il fut gardé dans sa chambre par quatre gardes qui veillaient tour-à-tour avec son chirurgien dans une chambre voisine; les viandes lui furent servies toutes hachées, sans couteau ni fourchette; aussitôt après son arrivée, le garde des sceaux envoya au parlement les procédures qu'on avait déjà faites contre lui, avec les lettres du 23 octobre, par

lesquelles Louis XIII commet le parlement de Toulouse pour faire et parfaire le procès à Montmorency, nonobstant son privilége de pair, sur le rapport de Cadillac et de Clément de Long, conseillers-commissaires députés pour continuer les procédures.

Les deux commissaires firent subir au duc un interrogatoire le jour de son arrivée à Toulouse; il déclara d'abord «qu'il » pouvait insister, attendu sa qualité de » duc et pair de France, n'être tenu de » répondre pardevant les commissaires; » sous laquelle protestation, puisque » c'est la volonté du roi, il offrait de ré- » pondre, quand même sa réponse lui se- » rait préjudiciable.» Il nia d'avoir su que le duc d'Orléans dût venir en Languedoc, bien loin de l'y avoir appelé, et soutint que les Etats ayant eu recours à la protection de ce prince, il avait cru trouver quelque assurance auprès de lui, et ne pouvoir mieux faire que de se jeter

dans ses troupes, dans l'espérance d'y trouver sa sûreté. Il nia aussi d'avoir eu hors du royaume des intelligences contre le service du roi, et assura que c'était par les ordres du duc d'Orléans que plusieurs villes de la province s'étaient déclarées en sa faveur; enfin, il avoua qu'ayant conçu un vif ressentiment au sujet des calomnies que l'archevêque de Narbonne écrivait contre lui au cardinal de Richelieu, ce qu'il avait découvert dans les dépêches du sieur d'Hermeri qu'il avait fait arrêter, il avait prié ce prélat de se retirer de Pezenas. Le lendemain, 28 octobre, les deux commissaires lui firent subir un second interrogatoire et lui représentèrent les délibérations des états du 22 juillet; il nia de les avoir signées, mais il avoua d'avoir signé, par ordre de Monsieur, les commissions pour la levée des impositions et des troupes qui lui furent représentées. A la fin de ce second interrogatoire, le duc de Montmo-

rency déclara «que si le roi voulait lui » accorder la vie, il le servirait mieux » que jamais, et qu'il ne le souhaitait » que pour employer le reste de ses jours » et de son sang pour le service de Sa Ma- » jesté, et pour réparer les manquements » qu'il convenait avoir faites.» Ensuite les commissaires confrontèrent le duc avec les sept témoins qui déposaient contre lui, et il avoua tout ce qu'ils avaient dit touchant la journée de Castelnaudary. François de Comminges, sieur de Guiraud, l'un des témoins, étant interrogé s'il avait connu le duc dans le combat, répondit les larmes aux yeux, «que le » voyant tout couvert de feu, de sang et » de fumée, il avait eu de la peine à le « reconnaître; mais que lui ayant vu » rompre six de leurs rangs et tuer des » soldats dans le septième, il avait jugé » que ce ne pouvait être d'autre que » lui.» Le greffier Guilleminet lui ayant été confronté avec la signature de la déli-

bération des états du 22 juillet, il se mit en colère, l'appela faussaire et soutint qu'il avait contrefait son seing.

Le roi consentit, à la prière du cardinal de Lavalette, que le père Arnoux, jésuite, allât voir le duc de Montmorency pour le consoler et le préparer à la mort: ce jésuite ayant pris ses instructions du garde des sceaux, l'alla visiter et employa ses talents pour remplir les fonctions auxquelles il était destiné. Le duc lui témoigna beaucoup d'amitié et de confiance, reçut ses avis avec soumission et se prépara dès-lors, en vrai héros chrétien, à faire le sacrifice de sa vie. Il devait être jugé le lendemain, 29 octobre; mais il fit demander au roi, par le père Arnoux et par Launai, pour récompense de tous ses services passés, de différer le jugement pendant toute la matinée, afin d'avoir le temps de se préparer à la mort. Il pria Launai de dire au cardinal de Richelieu, de sa part, «qu'il était son serviteur, et que si,

» par sa faveur, le roi lui accordait la vie » et lui faisait miséricorde, il vivrait de » sorte qu'on ne s'en repentirait jamais; » qu'au reste, il était résolu de mourir, » si sa mort était plus utile à l'état que sa » vie. » Le roi ayant accordé un jour de délai pour le jugement, plusieurs personnes du premier rang profitèrent de cet intervalle pour se jeter à ses pieds et pour lui demander la grâce ou au moins la vie du prisonnier; mais ce prince demeura inflexible.

Le vendredi 29 octobre, le duc de Montmorency passa la matinée à faire une confession générale, à entendre la messe, où il communia, et à prier Dieu qu'il lui fît la grâce de lui accorder une parfaite tranquillité d'âme, qui lui fît regarder la mort avec beaucoup d'intrépidité. L'après-midi, il travailla à ses affaires temporelles et disposa entre autres, par un sentiment de générosité chrétienne, d'un tableau de grand prix en faveur du

cardinal de Richelieu; il fit le cardinal de Lavalette son exécuteur testamentaire; il écrivit une lettre fort courte, mais remplie de tendresse et de religion à la duchesse son épouse. Sur le soir, un gentilhomme, envoyé par Monsieur, se jeta trois fois aux pieds du roi pour lui demander la grâce de Montmorency; mais il n'eut d'autre réponse, sinon qu'il était entre les mains du parlement. La reine était résolue, de son côté, de demander la même grâce au roi; mais le cardinal de Richelieu l'en détourna. La princesse de Condé, qui était venue tout exprès en Languedoc pour solliciter la grâce du duc, son frère, employa avec la même inutilité tous ses soins; le cardinal de Richelieu empêcha toujours qu'elle ne vît le roi, lui ayant fait défendre d'entrer dans Toulouse et ordonner de s'arrêter aux environs. Le cardinal lui rendit visite à Cluzel, où elle s'était logée, et lui conseilla de s'éloigner encore davantage, lui

faisant entendre que c'était le meilleur moyen d'espérer en la miséricorde du roi. Elle se retira en la maison du baron de Saint-Jori, à trois lieues de Toulouse. Vittorio Siri rapporte que la princesse, s'étant mise aux genoux du cardinal pour le supplier d'obtenir du roi la vie du duc, son frère, au lieu de la relever, il se mit lui-même à genoux devant elle pour lui témoigner qu'il n'était pas moins affligé du malheur du duc et de l'impuissance où il était de lui sauver la vie.

Le samedi 30 octobre au matin, les chambres du parlement, après avoir fait examiner la veille, par des commissaires, les pièces du procès du duc de Montmorency, s'assemblèrent, et toutes les rues, depuis l'hôtel de ville jusqu'au palais, furent bordées de troupes. Le duc, avant d'être conduit au palais, demanda au père Arnoux, son confesseur, s'il ne serait pas plus avantageux pour son salut, pouvant excuser sa conduite sur les conseils qu'on

lui avait donnés sous prétexte du bien public, et sur des pièces justificatives, de s'avouer entièrement coupable et de ne pas chercher à se justifier. Le confesseur ayant répondu affirmativement, le duc se rendit à sa décision et fut conduit au palais par le comte de Charlus, Launay et quelques autres dans un carrosse dont les portières étaient abattues, accompagné des vingt gardes du corps qui le gardaient ordinairement, des mousquetaires du roi et des autres troupes qui étaient à Toulouse, et dont le nombre se montait alors à huit mille. Le comte de Charlus ayant introduit Montmorency dans la grande salle du parlement, où tous les juges, ayant le garde des sceaux pour président, étaient assemblés, la plupart couvraient leur visage de leur mouchoir pour cacher leur douleur et leurs larmes. Après que le duc eut prêté le serment de dire la vérité, il se mit sur une sellette qu'on avait mise sur le parquet, presqu'à la hauteur des

juges. Il était découvert, mais il n'avait ni les pieds ni les mains liés. Il subit son interrogatoire, répondant à toutes les questions qui lui furent faites avec beaucoup de grâce et de majesté. On prétend que, lorsque le garde des sceaux Châteauneuf, qui avait été page de feu connétable, son père, lui demanda son nom, suivant l'usage, il lui répondit avec quelque émotion : *Mon nom, Monsieur! vous devez le savoir, vous avez mangé assez long-temps le pain de mon père.* Mais il n'est rien dit de cette circonstance dans l'interrogatoire qui dura une heure, et dans lequel il avoua qu'il avait violenté les gens des états de Pezenas pour les obliger à prendre leur délibération du 22 juillet; fit satisfaction à Pierre Guilleminet, greffier des états, qu'il avait accusé mal à propos de fausseté; reconnut avoir signé la délibération et les autres pièces qu'on lui montra; se déclara coupable du crime de lèse-majesté, plutôt par impru-

dence que par malice, n'ayant osé refuser à Monsieur, frère du roi, l'entrée de son gouvernement, ajoutant qu'il n'avait jamais eu l'intention de nuire à l'état, et il en témoigna beaucoup de repentir et de douleur. Le duc s'étant retiré, et Clément de Long ayant fait le rapport du procès et dit son sentiment qui forma l'arrêt, les gens du parlement, auxquels se trouvèrent joints six maîtres des requêtes, allèrent aux opinions. Toute la cour ayant opiné du bonnet sans rien dire, le duc fut condamné à être privé de tous ses honneurs et dignités, et à avoir la tête tranchée sur un échafaud dans la place du Salin. Il fut ordonné de plus que ses terres de Montmorency et de Damville seraient privées pour jamais du nom de duché-pairie, et qu'elles seraient confisquées au profit du roi avec tous ses autres biens. L'arrêt ayant été prononcé à onze heures du matin, les juges se retirèrent dans leurs maisons et donnèrent un libre cours à leurs

larmes qu'ils avaient retenues dans le palais. Le roi, par grâce, commua le lieu du supplice et ordonna que l'exécution serait faite dans l'hôtel-de-ville, ce qu'on prétend que le cardinal de Richelieu obtint du roi, craignant que l'exécution publique ne causât dans Toulouse une émotion, car le duc y était fort aimé. Le roi lui accorda de plus la permission de disposer de ses biens.

Le duc de Montmorency ayant été ramené à l'hôtel-de-ville, se disposa à terminer son sacrifice. Il remit son testament entre les mains de Saint-Preuil, et en le chargeant de le présenter au roi et de lui demander pardon de sa part. Le cardinal de Lavalette, qui était son ami particulier, lui rendit visite avec la permission du roi, et après avoir été une heure ensemble, ils ne purent retenir leurs larmes en se séparant. Le duc écrivit ses derniers adieux à ce cardinal et à la princesse de Condé, sa sœur. Le comte de

Charlus étant survenu de la part du roi pour lui demander le bâton de maréchal et le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, il les lui remit en disant : *Monsieur et cher cousin, je rends volontiers et le bâton et l'ordre à mon roi, puisqu'il juge que je suis indigne de sa grâce.* Le duc se dépouilla ensuite de l'habit qu'il portait et dont il fit présent à l'exempt des gardes qui était auprès de lui, et s'étant revêtu d'un habit de toile qu'il avait fait faire à Lectoure pour entendre la lecture de son arrêt, il remercia tous ses gardes. Les commissaires et les greffiers du parlement étant arrivés sur les midi à la chapelle de l'hôtel-de-ville qui est de plain-pied, le comte de Charlus y conduisit Montmorency, qui y descendit un crucifix à la main et couvert d'une méchante casaque de soldats qui se trouva là par hasard. Le duc s'étant mis à genoux devant l'autel, il y entendit la lecture de son arrêt, qui lui fut prononcé par le greffier; après quoi s'étant

levé, il dit aux commissaires : « Mes-
» sieurs, je vous remercie et toute votre
» compagnie, à qui je vous prie de dire,
» de ma part, que je tiens cet arrêt de
» justice du roi pour un arrêt de la misé-
» ricorde de Dieu : priez Dieu qu'il me
» fasse la grâce de souffrir chrétienne-
» ment l'exécution de ce qu'on vient
» de me lire. » Le duc, s'étant mis à ge-
noux, pria Dieu encore quelque temps ;
après quoi le comte de Charlus, capitaine,
et Launay, lieutenant des gardes, l'aban-
donnèrent au grand-prevôt, qui le livra à
l'exécuteur.

L'exécution fut néanmoins un peu dif-
férée jusqu'à ce que Launay, qui alla
trouver le roi, fût de retour, et on eut
quelque espérance de grâce. Plusieurs prin-
cipaux de la cour firent en effet de nou-
veaux efforts pour l'obtenir ; et le marquis
de Châtillon dit entr'autres au roi : « Que
» le visage et les yeux de ceux qu'il
» voyait lui faisaient connaître que sa

» majesté ferait plaisir à beaucoup de » personnes, si elle pardonnait à Mont» morency.» A quoi le roi répondit qu'il ne serait pas roi s'il avait les sentiments des particuliers. Launay étant revenu, l'exécuteur eut la main levée, et ayant lié les bras au duc de Montmorency, il lui découvrit le cou et les épaules et coupa les cheveux. Le duc, ayant appris que l'exécution se ferait dans l'hôtel-de-ville, dit au père Arnoux qu'il eût souhaité volontiers de mourir publiquement pour mourir avec plus d'ignominie; néanmoins qu'il remerciait le roi de cette grâce. Ayant ensuite quitté sa casaque, il s'avança, le crucifix à la main, par la cour de l'hôtel-de-ville, au milieu des gardes, ayant à sa main droite le père Arnoux qu'il pria de ne point l'abandonner. Il pria aussi au pied de l'échafaud un autre jésuite qui avait accompagné le père Arnoux, de faire en sorte que sa tête, après avoir été séparée du corps, ne tombât pas

à terre et de tâcher de la recueillir, s'il le pouvait. Etant ensuite monté sur l'échafaud, élevé de quatre pieds dans la cour de l'hôtel-de-ville, il salua la compagnie, qui était composée du greffier du parlement, du grand-prevôt et de ses gardes, des capitouls et officiers du corps de ville, qui avaient en ordre de s'y trouver : il les pria tous de témoigner au roi qu'il mourait son très-humble serviteur et avec un regret extrême de l'avoir offensé, dont il lui demandait pardon, de même qu'à toute la compagnie. Il dit avec beaucoup de fermeté et de courage plusieurs autres choses pleines de sentiments, de piété et de religion. Enfin, s'étant mis à genoux, il baisa le crucifix, se recommanda aux prières des pères jésuites qui l'assistaient, et ayant reçu la dernière absolution du père Arnoux, il mit sa tête sur le poteau, et ayant prononcé ces mots : *Domine Jesu, accipe spiritum meum*, l'exécuteur sépara d'un seul coup la tête du corps vers

es de ux heures de l'après-dîner, tandis que tous ceux qui étaient présents fondaient en larmes. Le sang réjaillit sur les murailles de l'hôtel-de-ville, où l'on en voit encore l'empreinte.

La porte de l'hôtel-de-ville ayant été ouverte après l'exécution, l'exécuteur montra au peuple, qui entra en foule, la tête séparée du tronc, et un chacun s'empressa à l'envi de recueillir le sang épanché; les clefs de l'hôtel-de-ville furent alors rendues aux capitouls. Deux ecclésiastiques, attachés au cardinal de Lavalette, conduisirent ensuite les restes du duc dans le carrosse de ce cardinal, abbé de Saint-Sernin, dans l'abbaye de ce nom. Les chirurgiens ayant ouvert le corps y trouvèrent cinq balles, et convinrent que de quinze à seize blessures qu'il avait reçues au combat de Castelnaudari, aucune n'était dangereuse. La tête ayant été recousue et rejointe avec le corps, on l'embauma et il fut inhumé, par un privil[illegible] par-

ticulier, dans la chapelle de Saint-Exupère de Saint-Sernin; son cœur fut porté dans l'église de la maison professe des jésuites de Toulouse.

Ainsi mourut, dans la trente-huitième année de son âge, Henri, duc de Montmorency et de Damville, pair, maréchal, et autrefois amiral de France, comte de Dammartin et d'Offemont, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de la province du Languedoc; aussi distingué par sa politesse, son affabilité, sa magnificence, sa générosité que par sa valeur et plusieurs autres qualités de l'esprit et du corps; en sorte qu'il s'était attiré l'amitié des grands, l'amour du peuple et des gens de guerre. Il eût été à souhaiter que sa bravoure eût été moins impétueuse, plus prudente et plus réfléchie. On lui reproche aussi de s'être trop abandonné à son penchant pour la galanterie. On remarque qu'il fut exécuté devant la statue du roi Henri IV, son parrain, qui était en partie

redevable du trône de France au connétable de Montmorency, père du condamné; et le duc ayant jeté les yeux sur cette statue, s'attendrit en réfléchissant sur la mort que le fils de ce roi lui faisait endurer.

Montmorency avait été le plus dangereux adversaire de Louis XIII dans la guerre qu'il soutint contre lui en faveur de Monsieur, frère du roi.

(20) Le fantôme de Loda était une divinité adorée dans le royaume d'Inistore. Sturno était son fils.

(21) Fingal, père d'Ossian, fameux guerrier écossais.

(22) Erin, royaume de Frothal.

(23) Cet ouvrage est imité des poésies galliques d'Ossian.

(24) Pierre-Paul Riquet de Bonrepos, issu de la famille des Riquetti de Provence, fut l'inventeur, l'exécuteur et le direc-

teur de ce canal, devenu si fameux. Il trouva, par la force de son génie, les moyens d'alimenter d'eau une étendue immense de terrain. Il devina des ressources inconnues à ceux qui l'avaient précédé, et la sublimité de son travail le place au rang des bienfaiteurs de sa patrie. Le Languedoc surtout lui doit une vive reconnaissance; il a su lui donner une nouvelle vie, en donnant à son commerce un débouché qui lui assure à jamais une prospérité constante.

Pour former le canal, il a fallu abaisser des montagnes, en percer une dans toute son étendue (celle du Malpas), élever des vallées profondes, suspendre le canal sur des rivières, faire à leur tour couler des rivières sur le canal. Le vaste réservoir qui fournit les eaux à ce bel ouvrage est dans les montagnes Noires, au dessus de Revel; il a douze cents toises de long sur cinq cents de large et vingt de profondeur Sa figure est triangulaire; il est for-

mé par deux montagnes, réunies par une digue, dont le travail surpasse tout ce que les Romains nous ont laissé de plus étonnant.

Les eaux se partagent à Nauroure, où elles sont amenées par une rigole. Une partie descend vers la Garonne, et l'autre se précipite d'écluse en écluse jusqu'à Beziers.

(25) Les côteaux de Pech-David partent de Toulouse, longent en partie la Garonne et se partagent dans tout le Lauraguais : ils sont couverts de villages et de champs fertiles, riche apanage de cet heureux climat.

FIN DU SECOND VOLUME.

569140